

Chapitre 9 : L'investiture des sacrificateurs lévites (Lévitique 8)

Le livre de Lévitique ne contient pas beaucoup de récits. Les chapitres 8 à 10 en constituent le premier et le plus long. Il n'y a qu'un autre, bien plus court, qui se trouve dans les versets 10 à 23 du chapitre 24. Le récit important qui se trouve ici a donc une place particulière dans un livre qui, à part ce texte, est presque entièrement didactique. Il s'agit de la mise en place du sacerdoce lévite, avec les premiers sacrifices offerts par les nouveaux sacrificateurs (Lévitique 9) ainsi que le drame qui résulte du refus de deux sacrificateurs de prendre au sérieux les instructions de Dieu (Lévitique 10).

Dans un sens, les sept premiers chapitres s'incluent dans le récit général que constituent les cinq livres de Moïse, puisqu'ils sont dans l'ordre chronologique où ces instructions ont été reçues, mais le texte ne parle plus du tout de ce que quelqu'un a fait. Ils ne sont donc pas un « récit » dans le sens ordinaire du terme. Notons aussi qu'il est tout à fait possible que ces instructions ne soient pas tout à fait à leur place dans le déroulement chronologique ; il n'y aurait rien d'étonnant à découvrir (si nous pouvions avoir plus de détails) que Moïse ait reçu ces instructions pendant les travaux de préparation des objets matériels.

C'est donc ici que « l'action » va reprendre après la fin du livre d'Exode, qui s'est terminé avec la préparation des divers éléments matériels nécessaires pour le sacerdoce (notamment le tabernacle lui-même et les objets qui s'y trouvent, ainsi que les ustensiles et les vêtements des sacrificateurs). Comme il n'y a plus beaucoup de développement chronologique dans Lévitique, la véritable reprise des événements après ce texte de Lévitique 8 à 10 sera le premier dénombrement du peuple, au début du livre de Nombres.

Dans ce récit de la mise en place du sacerdoce, Lévitique 8 décrit la cérémonie d'investiture proprement dite. Le texte suit de très près les instructions données dans Exode 29, où cette cérémonie a été décrite. Il y a quelques différences mineures mais il s'agit toujours de cas où un texte mentionne des détails que l'autre ne mentionne pas. Rien n'indique que les instructions que Moïse a reçu de Dieu n'aient pas été suivies exactement.

Ce texte nous concerne tous. 1 Pierre 2.5-9 indique que tous les croyants sont des sacrificateurs. L'apôtre Pierre dit dans le verset 5 que nous sommes « une maison spirituelle, un saint sacerdoce » et il ajoute plus de détails dans le verset 9 où il dit que nous sommes « une race élue, un sacerdoce royal, une nation sainte, un peuple racheté ». Apocalypse 5.9-10 reprend le même thème en disant que Dieu fait de nous « un royaume et des sacrificateurs ».

Toutefois, nous aurions tort de supposer que le Nouveau Testament remplace la notion d'un sacerdoce « élite » avec une notion plus « démocratique » d'un sacerdoce universel. En effet, Exode 19.6 (dont ces textes du Nouveau Testament s'inspirent) dit à l'ensemble du peuple d'Israël : « Vous serez pour moi un royaume de sacrificateurs et une nation sainte ».

Ce sacerdoce universel en Israël se voit entre autres dans le fait que l'agneau pascal est sacrifié dans chaque maison sans nécessité de l'intervention d'un sacrificateur lévite, et cela en parfaite conformité avec les instructions de Dieu. C'est aussi pour cette raison que Lévitique 19.2 dit explicitement à toute la communauté des Israélites : « Vous serez saints, car je suis saint, moi, l'Éternel » (voir aussi Lévitique 20.7 et 20.26). Pierre reprend cette exhortation dans 1 Pierre 1.15-16 quand il reprend pour les croyants du Nouveau Testament cette notion du sacerdoce universel.

Le sacerdoce lévite est donc une « ombre », comme le dit le Nouveau Testament, mais pas forcément dans le sens que nous aurions pensé. Il n'est pas en premier une « ombre » de l'œuvre de Christ, qui en est très différent sur de nombreux points. Bien sûr, il y a des aspects de ce que faisaient les sacrificateurs qui préfigurent l'œuvre de Christ, mais ce n'est pas le cas de l'ensemble de leurs responsabilités. En réalité, le sacerdoce lévite est avant tout une « ombre » pour la nation d'Israël, une image symbolique de ce que chacun devait être sur le plan spirituel. Par leur consécration sur le plan spirituel, par leur respect de tout ce qui est saint, ainsi que par les responsabilités qu'ils avaient sur le plan social, les sacrificateurs sont une démonstration de l'engagement spirituel de tout vrai croyant, que ce soit dans la nation d'Israël ou dans l'Église de Jésus Christ.

De ce fait, les sacrificateurs ne sont pas « plus près de Dieu », dans un sens réel et concret au moins, que le peuple. Ils sont la représentation visible de ce que chaque personne qui se réclame du « peuple de Dieu » doit être. Sur le plan pratique ils sont chargés aussi de certaines tâches concrètes (puisque **quelqu'un** doit les faire, même si tous sont des

« sacrificateurs » dans un sens spirituel), ainsi que d'une responsabilité à aider tout le monde à s'approcher de Dieu. De la même façon, dans le Nouveau Testament, les anciens dans une église ont un rôle particulier dans le ministère malgré le sacerdoce universel de tous les croyants.

La responsabilité particulière des sacrificateurs de respecter les choses saintes et d'observer les instructions de Dieu dans l'exercice de leur service pour lui est une image de ce que **tout le peuple** doit faire et cela, même dans l'Ancien Testament. Le peuple ne peut absolument pas se décharger sur les sacrificateurs, les regardant comme « ceux qui accomplissent les devoirs religieux » pour tout le monde. Servir Dieu dans la sainteté, être un moyen par lequel d'autres peuvent découvrir le chemin vers Dieu, voilà une responsabilité qui incombe à chacun dans le peuple de Dieu. Le livre de Lévitique nous montre donc à quel point chacun de nous doit prendre au sérieux notre rôle de sacrificateur.

Il ne faut pourtant pas perdre de vue les différences importantes entre le système de l'Ancien Testament et le système actuel. La différence principale réside dans le fait qu'il y a un nouveau système sacerdotal, un nouvel « ordre » dans le sens technique que ce mot prend dans le domaine clérical. L'épître aux Hébreux nous montre très clairement dans les chapitres 5 à 7 que Christ est un sacrificateur de l'ordre de Melchisédek et non de Lévi.

L'ordre clérical de Lévi ne pouvait jamais produire le vrai salut ; Christ le remplace donc avec un autre ordre dont il est lui-même le souverain sacrificateur. Si Christ est notre souverain sacrificateur et nous sommes tous sacrificateurs, il s'ensuit que nous sommes du même ordre que lui : l'ordre de Melchisédek. L'ordre de Lévi nous sert d'image, nous donnant bien des illustrations de la responsabilité sacerdotale, mais ne définit pas nos responsabilités précises pour autant.

Une des plus grandes différences entre les deux systèmes réside dans le fait qu'un seul sacrificateur de l'ordre de Melchisédek offre un sacrifice pour le péché : Christ, le souverain sacrificateur. Puisque le sacrifice qu'il offre suffit réellement, personne d'autre n'a besoin d'en refaire. Nous autres, sacrificateurs ordinaires, n'avons aucune fonction expiatoire. Nous pouvons offrir pour nous-mêmes (dans un sens spirituel) des sacrifices de consécration (holocaustes) et de reconnaissance (sacrifices de communion), mais notre rôle principal consiste à proclamer et instruire au sujet du sacrifice expiatoire suffisant et unique que notre souverain sacrificateur a déjà offert une fois pour toutes.

Préparatifs pour la cérémonie d'investiture : Lévitique 8.1-6

La première chose que fait Moïse est de rassembler tout ce qui est nécessaire pour la cérémonie. Cela inclut les vêtements sacerdotaux et l'huile d'onction (décrite dans Exode 30.22-33) mais aussi les personnes : Aaron et ses fils, ainsi que le peuple.

Ensuite, Moïse lave Aaron et ses fils, en suivant les instructions d'Exode 29.4. Hébreux 10.22 reprend cette image pour notre propre « investiture » dans le sacerdoce de l'ordre de Melchisédek à la suite de notre souverain sacrificateur Jésus Christ.

Aaron et ses fils habillés et oints par Moïse : Lévitique 8.7-13

Le symbolisme de ces versets est très important. Moïse, en tant que représentant de Dieu, va habiller et oindre les nouveaux sacrificateurs. Les instructions que Dieu avait données pour sur ce point se trouvent dans Exode 29.5-9.

Les sacrificateurs ne s'habillent pas eux-mêmes. Revêtir soi-même les habits de sacrificateurs reviendrait, symboliquement, à s'attribuer cette fonction soi-même. Or, « personne ne peut venir à Moi si ce n'est pas le Père qui m'a envoyé qui l'attire » (Jean 6.44). Seul Dieu appelle quelqu'un à faire partie du « sacerdoce saint » que nous formons et seul Dieu attribue à quelqu'un un rôle particulier dans ce sacerdoce en l'équipant par son Esprit. Comme les sacrificateurs représentent tous ceux qui marchent réellement avec Dieu, ce qui se fait ici est une illustration de ce que Dieu fait pour chaque croyant en nous revêtant de sa justice, le seul « habit » qui nous permet de nous tenir devant lui. Il est à remarquer dans Zacharie 3.1-5 que même un souverain sacrificateur doit être revêtu de la justice de Dieu. Ses habits cérémoniaux ne sont que des images, ne lui permettant pas de venir dans la présence de Dieu.

Se laisser habiller par Moïse, en tant que représentant de Dieu lui-même, est en même temps pour les sacrificateurs une image de leur soumission à Dieu dans cette fonction. Si les sacrificateurs s'habillaient eux-mêmes, lors de la mise en

place initiale du sacerdoce lévitique, ce serait un peu comme Napoléon qui a pris la couronne impériale pour se couronner lui-même. Il signifiait très clairement par là qu'il n'était pas empereur par décision de l'Église mais parce qu'il avait gagné cette place par ses propres efforts. Si les sacrificateurs s'attribuaient eux-mêmes la fonction de sacrificateurs, cela voudrait dire qu'ils n'agissaient pas sous l'autorité de Dieu mais par leur propre autorité.

Quand les sacrificateurs sont habillés et oints par Moïse, « l'ami de Dieu », qui agit sur des instructions précises de Dieu lui-même, cela montre que c'est Dieu qui met en place ce système. C'est un système divin et non une simple religion humaine.

Exode 28 décrit les vêtements dont il est question ici. Le texte d'Exode 28.40 est important en ce qui concerne les habits des sacrificateurs et nous empêche de tomber dans des explications « tirées par les cheveux ». Certains de ces vêtements ont une fonction symbolique, surtout parmi ceux que seul le souverain sacrificateur porte, et il est utile de comprendre ce symbolisme. Mais il n'est pas nécessaire de trouver un sens symbolique à tout ce que porte les sacrificateurs : beaucoup leur sont donnés uniquement « pour marquer leur rang et leur dignité ».

L'éphod, tel que nous le voyons décrit dans Exode 28.6-14, est un vêtement luxueux et très élaboré. Il contient beaucoup d'or et représente un travail artisanal ingénieux, avec de nombreux éléments décoratifs. Entre autres aspects importants, il comporte deux pierres gravées, une attachée à chaque épaule, sur lesquelles figurent les noms des fils d'Israël (qui sont, par la suite, les noms des tribus). De ce fait le souverain sacrificateur « portera leurs noms devant l'Éternel » comme un souvenir, dans l'exercice de ses fonctions.

Comme le souverain sacrificateur seul porte l'éphod et comme Jésus Christ est très clairement celui dont le souverain sacrificateur de l'Ancien Testament est l'image, ceci nous montre que Christ nous porte tous devant Dieu aussi bien dans son sacrifice pour le péché que dans son intercession actuelle (Hébreux 7.24-27). Il me semble que c'est à ces pierres sur les épaules de l'éphod du souverain sacrificateur que fait référence Ésaïe 9.5 : « Car un enfant nous est né, Un fils nous est donné, Et la souveraineté reposera sur son épaule ».

Exode 28.15-30 décrit le pectoral ainsi que l'ourim et le toummim qui l'accompagnent. Cet ensemble est destiné à la prise de décisions. Il est fort possible que l'ourim et le toummim aient été des pierres aussi identiques que possible au toucher, mais facilement distinguées à la vue. Après avoir remis la décision qui en découlera entre les mains du Seigneur, le souverain sacrificateur pouvait choisir une de ces pierres au hasard dans un pli qui constituait une sorte de grande poche.

Même si ce n'est pas de cette manière que cela se faisait, il est clair que l'ourim et le toummim étaient des objets destinés à aider dans la détermination de la volonté ou le jugement de Dieu. Ce n'est vraisemblablement pas pour rien que leurs noms en hébreu commencent avec la première et la dernière lettre de l'alphabet. Ils ne sont pas décrits dans le livre de l'Exode et il n'y a aucune instruction pour leur préparation. Pour cette raison, il a été supposé qu'ils existaient déjà et que leur utilisation étaient déjà connue du peuple. La loi de Moïse prévoit uniquement qu'ils soient confiés au souverain sacrificateur.

La lame d'or est portée sur le front, attachée au turban par un cordon violet, ce qui explique la désignation de diadème sacré. Elle est décrite dans Exode 28.36-38. Elle porte l'inscription : « Sainteté à l'Éternel » qui résume non seulement la vocation de chaque sacrificateur mais aussi la raison d'être du sacerdoce. Bien sûr, le sacerdoce lévitique ne pouvait pas produire, en lui-même, cette sainteté essentielle à quiconque veut se tenir devant l'Éternel, mais il le symbolise. Il symbolisera aussi, à bien des égards, notre vrai souverain sacrificateur qui, seul, pouvait nous faire entrer dans la véritable « sainteté à l'Éternel ».

Pour préparer la cérémonie, Moïse fait aussi l'onction de tout ce qui est sacré : le tabernacle et tous les objets qu'il contient, ainsi que l'autel et ses ustensiles, la cuve et sa base. Le texte d'Exode 29 ne prévoit pas explicitement l'onction du tabernacle et de ces différents objets dans la cérémonie de consécration des sacrificateurs. Exode 30.26-28 indique effectivement que ceci doit être fait, mais n'indique pas à quel moment ou dans quel ordre.

Nous ne savons pas si Dieu a donné des instructions à Moïse sur ce point sans que ces instructions nous soient rapportées, ou si c'était le choix personnel du Moïse de le faire ici. En tout cas, rien n'empêche de le faire ici ; le seul impératif est que tous les objets saints ainsi que les sacrificateurs soient oints avant que la fonction du sacerdoce

commencent réellement.

Après l'onction des objets du culte, Moïse oint Aaron sur la tête. L'instruction sur ce point se trouve dans Exode 29.7. Il y aura une onction des autres sacrificateurs et de leurs vêtements un peu plus tard (au verset 30), mais il s'agit ici d'une onction spéciale pour Aaron, le souverain sacrificateur. C'est sans doute à cette onction ici que référence est faite quand le souverain sacrificateur est appelé « le sacrificateur ayant reçu l'onction » (comme par exemple dans Lévitique 4.3).

Le dernier préparatif mentionné dans le texte est d'habiller les fils d'Aaron. Leur habillement est bien plus simple que celui d'Aaron, le souverain sacrificateur. Il ne s'agit ici que de tuniques, d'écharpes et de tiaras. Les instructions sur ce point se trouvent dans Exode 29.8-9. Le texte ne s'attarde pas sur ce point, mais ils doivent être habillés pour leur fonction par Moïse, en tant que représentant de Dieu, pour les mêmes raisons que le souverain sacrificateur.

Les sacrifices qui accompagnent l'investiture : Lévitique 8.14-25

Il y a trois sacrifices, qui sont fait dans l'ordre habituel et non l'ordre que les sacrifices étaient expliqués dans les premiers chapitres du livre. Le sacrifice de communion sera le sacrifice d'investiture, comportant quelques différences d'un sacrifice de communion ordinaire, mais il est effectivement un sacrifice de communion. L'ordre symbolique est donc respecté parfaitement : d'abord le sacrifice pour le péché, sans quoi il ne peut rien y avoir sur le plan spirituel, ensuite l'holocauste qui illustre la consécration sans réserve à Dieu et, pour finir, le sacrifice de communion qui représente le vécu avec Dieu. Comme ce qui est vécu ici est l'investiture en tant que sacrificateurs, il est parfaitement approprié que ce sacrifice de communion soit le sacrifice d'investiture.

C'est Moïse qui va offrir les sacrifices. Il n'est pas un sacrificateur, bien que lévite, car il n'est pas de la descendance d'Aaron (qui est son frère). Il a été commissionné directement par Dieu pour cette fonction, mais chez lui la fonction ne sera pas héréditaire ; les descendants de Moïse ne seront donc pas sacrificateurs.

Dans ces sacrifices, nous voyons une fois de plus les limites du sacerdoce lévitique. Il ne pouvait pas être mis en place directement par Dieu, mais a dû être instauré avec l'intervention d'un homme qui est, lui aussi, pécheur. Le sacerdoce de Jésus Christ, en revanche, a été mis en place directement par Dieu. Jésus entre dans son rôle directement par sa nature, sans la nécessité d'une cérémonie quelconque. Ensuite, c'est lui-même qui offre le seul sacrifice pour le péché qui est nécessaire. Ce sont les hommes qui ont condamné et crucifié Jésus, mais le sacrifice vient de sa propre initiative : « Le Père m'aime, parce que je donne ma vie, afin de la reprendre. Personne ne me l'ôte, mais je la donne de moi-même ; j'ai le pouvoir de la donner et j'ai le pouvoir de la reprendre ; tel est l'ordre que j'ai reçu de mon Père » (Jean 10.17-18).

Le sacrifice pour le péché semble conforme aux instructions de Lévitique 4.3-12, à part une particularité : le sang n'est pas aspergé dans le tabernacle devant le voile. La raison pour cette différence n'est jamais donnée, mais il ne s'agit donc nullement d'un « oubli » de la part de Moïse. Les instructions sur ce point dans Exode 29.10-14 précisent effectivement que c'est de cette manière qu'il faut le faire.

On pourrait croire que le sang du sacrifice n'est pas porté dans le lieu saint parce qu'il s'agit simplement d'un sacrifice pour le péché en général, plutôt qu'un sacrifice pour un péché précis, mais cela ne serait pas conforme aux usages lévitiques. Le jour des expiations, le souverain sacrificateur doit d'abord offrir un sacrifice pour le péché pour lui-même, avant de le faire pour le peuple, ce qui veut dire que ce sacrifice ne sera pas en vu d'un péché précis non plus. Pourtant, il est très clair que le jour des expiations le sang du sacrifice pour le péché du souverain sacrificateur est porté devant Dieu de la même manière que le sang du sacrifice pour le péché du peuple (Lévitique 16.11-14 ; le sacrifice pour le péché du peuple est décrit dans le verset 15).

En réalité, il semble que le sang du sacrifice pour le péché ici n'est pas porté devant Dieu simplement parce qu'Aaron n'est pas encore souverain sacrificateur. Il ne le devient que lors de l'investiture proprement dite, qui se fait en troisième place (étant une variante du sacrifice de communion). L'animal sacrifié ici est un taureau, comme pour un sacrifice pour le péché d'un souverain sacrificateur, mais cela se justifie par l'occasion. Toutefois, pour être parfaitement précis, ce n'est pas encore un sacrifice pour le péché d'un souverain sacrificateur.

Dans les versets 18 à 21 Moïse offre l'holocauste. Les instructions sur ce point se trouvent dans Exode 29.15-18. Il n'y a

rien de particulier ici ; cet holocauste semble tout à fait conforme aux instructions ordinaires donnés dans Lévitique 1.3-4 et 10-13. Sur les trois sacrifices de la cérémonie, c'est donc le seul qui ne comporte aucune particularité.

Dans la série de sacrifices, le plus important est le bœuf d'investiture, qui semble marquer le point précis où les nouveaux sacrificateurs sont reconnus en tant que tel. Les instructions sur ce sacrifice se trouvent dans Exode 29.22-26 : Moïse les suivra dans tous les détails.

Malgré les circonstances exceptionnelles qui donnent lieu à quelques modifications, il s'agit d'un sacrifice de communion. De ce fait, la plupart des éléments du sacrifice se font comme pour tout autre sacrifice de communion : le geste d'identification (verset 22), la mise à mort (début du verset 23), le sang répandu sur le pourtour de l'autel (fin du verset 24), ainsi que les différentes parties de l'animal qui sont brûlées et la cuisse droite qui revient à Moïse (verset 25).

Ce qui est vraiment exceptionnel dans ce sacrifice se trouve dans les versets 23 et 24 : *« Moïse l'égorgea, prit de son sang et en mit sur le lobe de l'oreille droite d'Aaron, sur le pouce de sa main droite et sur le pouce de son pied droit. Il fit avancer les fils d'Aaron. Moïse mit du sang sur le lobe de leur oreille droite, sur le pouce de leur main droite et sur le pouce de leur pied droit, et Moïse répandit le sang sur le pourtour de l'autel. »*

Le début de ce texte, ainsi que la fin, sont tout à fait dans les normes pour un sacrifice de communion. Mais l'application du sang du sacrifice qui se fait sur les personnes est pratiquement unique ; le seul autre cas où il existe un geste de cette nature est dans la cérémonie de purification pour quelqu'un qui a été guéri de la lèpre (voir Lévitique 14.14). Ce geste se fait selon les instructions précises de Dieu (Exode 29.20) ; ce n'est pas une invention de Moïse.

La signification symbolique ici est importante, d'autant plus qu'il s'agit du sacrifice précis qui fait d'Aaron et de ses fils des sacrificateurs. Les sacrificateurs sont une image des vrais croyants, de ceux qui, dans le Nouveau Testament, font partie de l'Église de Jésus Christ. Même dans l'Ancien Testament, ils sont une image de ce que tout le peuple devait être (même si, malheureusement, cela n'a pas souvent été le cas). Devenir sacrificateur, c'est donc une image de l'entrée dans la famille de Dieu.

Le seul autre cas où un geste semblable se fait, la cérémonie de purification pour une personne ayant été guérie de la lèpre, a dans le fond le même sens symbolique. Délivré d'une maladie mortelle, inguérissable (à l'époque) et qui coupe de la communion avec les autres, une telle personne retrouve la vie et la communion avec le peuple de Dieu. Ce n'est donc pas pour rien que ce geste ne se fait que dans ces deux cas. Les deux sont des images de ce qui se fait dans une vie lors de la nouvelle naissance.

Pour chaque personne, le sang est appliqué sur le lobe de l'oreille droite, sur le pouce de la main droite et sur le pouce du pied droit. Chaque aspect de ce rite a son importance symbolique, pour illustrer ce qui doit se faire chez une personne qui entre dans la « maison spirituelle » du « saint sacerdoce » (1 Pierre 2.5).

Le côté droit du corps représente le côté dominant (bien que ce ne soit pas toujours le cas, du moins pas entièrement, même chez les droitiers), le côté qui dirige et qui agit. Si le côté droit est oint du sang, l'ensemble est considéré comme oint.

Le sang est appliqué en premier à l'oreille, représentée par son extension la plus saillante (ce qui évite, sur le plan pratique, d'avoir à mettre trop de sang sur quelqu'un). La fonction principale de l'oreille est claire : elle écoute. Le sang qui fait de nous des sacrificateurs pour notre Dieu doit donc d'abord toucher notre oreille. Ce qu'il faut écouter est évident : « La foi vient de ce qu'on entend, et ce qu'on entend vient de la parole du Christ » (Romains 11.17). Personne en effet ne peut faire partie de la famille de Dieu sans écouter soigneusement sa parole. Comment le racheté pourrait-il savoir ce qu'il faut faire, s'il ne met pas sa première priorité à écouter ce que Dieu a à lui dire ?

Ceci me semble primordiale. J'ai l'impression que de nos jours, l'accent est trop souvent mis sur quelque chose de plus « spirituel » comme base de la vie chrétienne, quelque chose comme la prière, la louange ou le témoignage pour le Seigneur. Tout cela me semble essentiel dans une vie spirituelle qui va de l'avant, mais je reste persuadé que ce que Dieu a à me dire est encore plus important que ce que j'ai à lui dire. Ce n'est pas pour rien que le sang du sacrifice est appliqué d'abord à l'oreille.

Le sang est appliqué ensuite à la main, représentée elle aussi par sa partie la plus saillante, le pouce. La main est la partie du corps avec laquelle nous faisons le plus de choses. Elle représente donc les actions, le fait de faire ce que Dieu nous donne de faire. Le sang du sacrifice qui touche l'oreille touche donc logiquement la main par la suite : quelle utilité y a-t-il à écouter ce que Dieu nous dit si nous ne le faisons pas par la suite ? Un sacrificateur est consacré dans son écoute de la parole de Dieu ; il l'est tout autant dans tout ce qu'il fait par la suite, qui découle de ce qu'il entend de Dieu.

Le sang est appliqué finalement au pied aussi, représenté une fois de plus par sa partie la plus saillante, le grand orteil. Le sens symbolique du pied n'est pas bien plus compliqué que celui de l'oreille ou de la main. Les pieds marchent. Ils représentent donc la manière d'avancer et la direction dans laquelle nous allons.

Dans la Bible, une vie spirituelle n'est pas une fin en soi. Nous sommes appelés à vivre nos vies en fonction d'un but et à avancer constamment vers ce but : « Frères, pour moi-même je n'estime pas encore avoir saisi le prix ; mais je fais une chose : oubliant ce qui est en arrière et tendant vers ce qui est en avant, je cours vers le but... » (Philippiens 3.13-14). Le but, pour le croyant, est de vivre en pleine relation avec Dieu, dans la sainteté qui seule permet cette relation. Appliquer le sang du sacrifice au pied est donc la conclusion logique de ce geste si lourd de symbolisme : quand nous écoutons ce que Dieu a à nous dire, quand nous faisons ce qu'il nous donne de faire, nous avançons vers le but, en suivant le chemin qui mène vers la sainteté.

L'ensemble de ce geste montre que le sacrificateur est consacré dans sa personne entière et précisément dans son obéissance à Dieu. Il écoute ce que Dieu dit, il fait ce que Dieu lui donne de faire et ainsi il avance vers Dieu. Cela est symbolisé dans le sacrifice même qui fait de lui un sacrificateur. Quand Dieu a fait mettre en place le sacerdoce lévitique, qui illustre la vie dans la sainteté de tout vrai croyant, il a montré ce qui doit caractériser un sacrificateur. Celui dont l'oreille, la main et le pied ne sont pas touchés par le sang du sacrifice n'est pas sacrificateur.

Conclusion de la cérémonie d'investiture : Lévitique 8.26-36

Il est question dans le verset 26 de l'offrande qui, comme nous l'avons déjà vu, accompagne le sacrifice. Ce que fait Moïse ici est prévu dans Lévitique 2.9. On notera qu'il y a quatre types d'offrandes qui accompagnent ce sacrifice, ce qui est inhabituel. Lévitique 7.12-13 montre aussi un cas de sacrifice de communion offert avec quatre types d'offrandes différentes, mais il ne s'agit pas des mêmes qu'on trouve ici.

Avant de brûler ce qui doit être brûlé, Moïse fait porter par Aaron et ses fils tout ce qui a été prélevé sur le sacrifice et les offrandes et « fait le geste de les dédier ». Ceci se fait normalement avec la viande et les offrandes, mais on peut se poser des questions sur la manière de le faire avec des personnes. Comme aucun texte n'explique exactement ce qu'est ce « geste de les dédier » on a supposé, en fonction du mot, qu'il s'agit d'une sorte de balancement. Vraisemblablement, à l'origine, ce terme désignait une offrande où on simulait le fait de le « jeter » à Dieu, sans le lâcher.

Toutefois, il est évident que cela ne pouvait pas se faire de la même manière quand il s'agit de personnes, comme ici. Dans Nombres 8 il est même question de faire ce « geste » avec l'ensemble des Léuites. Il semble que le terme qui, à l'origine, devait avoir littéralement ce sens de « faire semblant de jeter » l'a perdu, du moins dans certains cas, pour signifier simplement le fait de considérer quelque chose ou quelqu'un comme ayant été offert à Dieu, sans référence à un geste précis. La question se pose donc si le geste était encore maintenu dans les cas où l'étymologie du terme **pouvait** encore représenter plus ou moins littéralement ce qui est fait et, pour cette question, il n'y a pas de réponse. Aucun texte ne dit quel geste accompagné cette manière d'offrir une chose à Dieu, à l'époque de Moïse, ou même s'il y avait encore un geste. C'est ce qui explique l'énorme variété dans les versions quant à la manière de traduire ce terme.

En tout cas, Moïse brûle ensuite à l'Éternel ce qui doit être brûlé. Le fait de brûler ces parties de l'offrande et du sacrifice de communion relève des instructions données dans Lévitique 2.9 et 3.9-11. Toutefois, en lisant le texte ici, on a l'impression que toute la partie de l'offrande que Moïse a prélevée, ainsi que la cuisse du sacrifice de communion, ont été brûlées aussi. Mais normalement cela n'aurait pas dû se faire ; théoriquement ces parties reviennent à Moïse, selon les instructions de Lévitique 7.14 et 32-33. Le texte d'Exode 29.22-25 donne la même impression, mais Exode 29.27 semble indiquer clairement que la cuisse est toujours là, pour Moïse, après que le reste ait été brûlé.

Selon certains exégètes, la cuisse et toute la partie prélevée sur l'offrande ont effectivement été brûlées, comme signe

que le « sacerdoce de Moïse » prend définitivement fin ici avec la consécration d'Aaron et ses fils. Cette supposition n'est pas convaincante. D'abord il y a le texte d'Exode 29.27 qui semble indiquer que la cuisse au moins n'est pas brûlée. Ensuite, si le but était de montrer que Moïse « renonce » pour de bon à ses « droits de sacrificateur » comment expliquer que la même chose n'a pas été faite pour la poitrine qui lui revient aussi (et qu'il va garder, selon le verset 29) ? Surtout, Exode 29.35-36 indique clairement que le « sacerdoce de Moïse » n'a **pas** prit fin ici, car il continue d'offrir des sacrifices pendant une semaine.

Il me semble que la véritable explication est bien plus simple : le texte ne mentionne pas le fait que la cuisse et une partie de l'offrande ont été retirées pour Moïse, parce que le but du texte n'est pas de mentionner chaque détail de la cérémonie. Après tout, il n'est pas dit explicitement que la cuisse a **été** brûlée non plus.

Les fils d'Aaron n'avaient pas été oints au verset 12. Cette onction d'huile était réservée à Aaron seul, en tant que souverain sacrificateur. Mais au verset 30 Moïse va oindre non seulement Aaron mais ses fils avec lui, avec l'huile d'onction et le sang qui était sur l'autel. Ce n'est pas le même geste que le sang qui a été appliqué à leurs oreilles, leur mains et leurs pieds dans les versets 23 et 24 mais une onction particulière, en conformité avec les instructions d'Exode 29.21. Il n'y a aucune indication que, par la suite, un sacrificateur ordinaire recevait une onction pour entrer en fonction. Cette onction n'est pas spécialement pour les sacrificateurs, mais pour l'inauguration du sacerdoce.

Le dernier point de la cérémonie consiste à donner à Aaron et à ses fils des instructions pour la suite, instructions qui avaient été données dans Exode 29.31-37. Après leur avoir dit comment manger la viande du sacrifice d'investiture, Moïse leur dit de rester sept jours à l'entrée du tabernacle.

Par le fait de rester sept jours (le chiffre de ce qui est parfait, entier) à l'entrée du tabernacle, ils représentent symboliquement leur engagement à demeurer continuellement auprès de Dieu. C'est ce même principe que David indique tout à la fin du Psaume 23. C'est aussi le sens de la promesse faite aux vainqueurs de l'église de Philadelphie dans Apocalypse 3.12 quand Jésus dit qu'il fera du vainqueur « une colonne dans le temple de mon Dieu ». Le sens est donné explicitement par la suite : « et il n'en sortira plus ».

Chapitre 10 : Les débuts du sacerdoce lévitique (Lévitique 9 et 10)

Les nouveaux sacrificateurs préparent leurs premiers sacrifices : Lévitique 9.1-7

Ceci se place « le huitième jour », c'est à dire à la conclusion des sept jours d'investiture. Aaron et ses fils sont donc officiellement sacrificateurs. Pendant leur investiture, c'est Moïse qui a offert les différents sacrifices, y compris pendant les sept jours (Exode 29.35-36). Ici, c'est Aaron et ses fils qui entrent en fonction et qui vont offrir leurs premiers sacrifices.

Dans les quatre premiers versets, Moïse donne à Aaron et ses fils des instructions pour les premiers sacrifices qu'ils ont à offrir. Il y a d'abord des sacrifices pour les sacrificateurs eux-mêmes, un sacrifice pour le péché et un holocauste. Aucune mention n'est faite d'un sacrifice de communion, ce qui semble un peu étrange mais il est peu probable qu'il y en aurait eu sans que ce soit mentionné. Apparemment, les sacrificateurs sont inclus dans le sacrifice de communion pour l'ensemble du peuple.

Ensuite il est question des sacrifices pour le peuple. Il y a un sacrifice pour le péché, un holocauste et un sacrifice de communion. Les deux derniers sont « doubles » : un veau *et* un agneau pour l'holocauste, un bœuf *et* un bélier pour le sacrifice de communion. Le texte ne donne aucune explication pour cela, mais des sacrifices multiples sont courants, surtout pour des grandes occasions.

Les premiers sacrifices du sacerdoce lévitique : Lévitique 9.8-21

Il n'y a rien de particulier ici, si ce n'est qu'exceptionnellement les cinq sacrificateurs sont tous impliqués dans les sacrifices. Les fils d'Aaron lui présentent les différents éléments et c'est lui qui accomplit les gestes. Ceci est inhabituel (normalement c'est un seul sacrificateur qui fera le tout pour quelqu'un d'autre qui offre un sacrifice) mais tout à fait justifié par les circonstances.

L'offrande accompagne précisément le sacrifice de communion. Elle était citée en dernière dans les versets 3 et 4, mais cela ne veut pas dire que le sacrificateur la présente en dernier. En fait, les sacrificateurs présentent l'offrande juste avant le sacrifice de communion (versets 17 et 18).

Il y a une particularité très mineure dans le verset 20, où les graisses qui vont être brûlées sont mises sur les poitrines, qui vont appartenir aux sacrificateurs. Lévitique 7.30 indique qu'on apporte les graisses et la poitrine ensemble aux sacrificateurs (ici il y a deux poitrines parce qu'il y a deux animaux sacrifiés), mais rien n'est dit, ni dans Lévitique 3 ni dans Lévitique 7.28-34 (les passages qui précisent les modalités de ces prélèvements) qui indique qu'il faut les mettre les uns sur les autres. Ceci est conforme à l'exemple de Moïse dans Lévitique 8.26, mais on ne sait pas si cela avait été dit officiellement. En tout cas, Lévitique 10.15 précisera un peu plus tard que les morceaux de viande sont apportés sur les graisses ; le principe de les poser les uns sur les autres est donc rendu officiel, mais l'ordre semble être inversé.

La fin de l'inauguration du sacerdoce : Lévitique 9.22-24

La cérémonie d'investiture, la semaine d'attente à l'entrée du tabernacle et les premiers sacrifices des nouveaux sacrificateurs sont terminés ; la sacerdoce lévitique est donc en place. Aaron, à présent le souverain sacrificateur reconnu, bénit le peuple. Ensuite, Moïse et Aaron entrent ensemble dans le tabernacle. Ce n'est pas dit ce qu'ils y ont fait, ou pourquoi. Apparemment il s'agit surtout de se présenter devant l'Éternel, peut-être en vu de remettre à Dieu cette nouvelle situation. Moïse reste le chef du peuple, mais désormais la responsabilité du culte ne lui appartient plus.

Quand ils sortent, Moïse et Aaron bénissent ensemble le peuple et la gloire de Dieu se manifeste. Ce n'est pas dit de quelle façon ceci s'est fait. Serait-ce une apparition de la colonne de nuée (le jour – la nuit il s'agit d'une colonne de feu) qui les avait guidé depuis l'Égypte et qui va les guider encore pendant les années dans le désert ?

Surtout, dans le verset 24, le feu de l'Éternel brûle les sacrifices. Ceci est très important. Quand on lit les textes des versets 10, 13, 14, 16, 17 et 20 de ce chapitre, on a l'impression claire que tout a été brûlé au fur et à mesure. (Ce n'est

pas dit explicitement au verset 16, mais la précision que l'holocauste a été fait « selon la règle » et la comparaison avec les instructions du chapitre un nous montre que l'holocauste est brûlé.) Pourtant, on découvre ici, à la fin du chapitre, que rien n'avait encore été brûlé.

Apparemment, le sens des textes cités (même s'ils utilisent le mot « brûler ») est qu'Aaron a fait ce qu'il avait à faire : il a disposé ces différentes choses sur l'autel pour être brûlées. Mais si on lit soigneusement les textes des chapitres précédents, il n'est jamais question que les sacrificateurs allument le feu pour les brûler ; le feu est censé y être déjà. (C'était le sens de Lévitique 6.5-6.) Ici, il n'y avait pas encore de feu ; Aaron a donc fait ce qu'il avait à faire, exactement comme Dieu l'avait prescrit.

C'est Dieu qui envoie le feu le moment voulu. Le symbolisme est important : l'homme présente ses sacrifices, mais Dieu seul les accepte par le fait d'envoyer le feu. Ce n'est pas à nous de donner à Dieu ce que nous avons envie de lui donner, mais ce qu'il nous demande (il avait donné des instructions sur ce point pendant sept chapitres) et ce qu'il approuve (démontré par le fait d'envoyer le feu).

Comme ce feu ne va jamais s'éteindre (Lévitique 6.12-13), tout sacrifice par la suite sera consumé, dans un sens, par ce même feu. Il est fort probable que même lors des déplacements, le feu ne s'éteignait pas réellement : les sacrificateurs pouvaient très bien en prendre dans des brasiers avant de nettoyer l'autel pour le transporter, puis rallumer l'autel avec le feu de ces brasiers. D'une façon symbolique, donc, tout sacrifice est fait dans ce feu que Dieu a envoyé tout au début.

Quand le temple de Salomon remplacera le tabernacle, avec un nouvel autel, Dieu enverra de nouveau le feu du ciel pour démontrer son approbation, selon 2 Chroniques 7.1. Les sacrificateurs auraient pu simplement transférer du feu depuis l'autel du tabernacle, mais ceci montre explicitement que Dieu accepte que le temple est effectivement le nouveau symbole de sa présence.

Ce principe serait une des raisons pour lesquelles Dieu s'oppose aux lieux de sacrifices autres que le tabernacle (et le temple à sa suite). Un sacrifice fait sur un « haut-lieu » ou autre autel n'est **pas** consumé par le feu que Dieu envoie mais par un autre feu que les gens fournissent eux-mêmes. Il s'agit donc d'un culte en-dehors du vrai service pour Dieu, même s'il se fait « au nom de l'Éternel ». L'homme décide quel culte il veut rendre à Dieu et le fait sans que Dieu donne son approbation par le feu qu'il envoie pour accepter ce culte. Sur le plan spirituel, ce principe est très anthropocentrique et conduit inévitablement à la déformation du culte de Dieu.

C'est dans ce sens que nous pouvons comprendre les événements de 1 Rois 18 : Élie ne va pas « inventer un test » arbitraire pour défier les prêtres de Baal. Selon les instructions de Dieu (1 Rois 18.36), il va leur proposer quelque chose qui est tout à fait dans la tradition d'Israël. D'ailleurs, il n'aurait pas le droit d'allumer lui-même un feu pour offrir son sacrifice. Pour qu'il soit agréé, il faut que ce soit ce que Dieu a demandé (la raison pour la précision du verset 36) et consumé par un feu que seul Dieu peut envoyer.

La mort de deux sacrificateurs : Lévitique 10.1-7

L'incident au début de Lévitique 10 peut nous sembler choquant. Deux sacrificateurs, et non les moindres, vont mourir suite à ce qui paraît au premier abord une infraction très mineure. Ce texte est pourtant une des clés du livre de Lévitique, car il fournit le point de départ de toute une section du livre (les chapitres 10 à 16).

Nadab et Abihou, les deux sacrificateurs dont il est question, avaient fait partie d'un groupe très privilégié dans Exode 24. Dieu lui-même les avait choisis, avec Moïse, Aaron et les 70 anciens d'Israël, pour représenter le peuple quand l'alliance de la loi a été scellée officiellement. Leurs frères, Éléazar et Itamar (pourtant destinés à devenir sacrificateurs, eux aussi), n'ont pas fait partie de ce groupe qui, dans Exode 24.9-11, a même vu Dieu dans sa gloire, sans mourir.

Ce sont donc ces deux fils d'Aaron qui meurent quand ils « apportent du feu étranger devant l'Éternel ». Qu'ont-ils donc fait qui est si grave ?

La mise en garde de Lévitique 10.9 peut signifier qu'ils avaient bu de l'alcool au point de ne plus être entièrement maîtres de leurs agissements. Cela est tout à fait possible, vu le rapprochement des contextes. Il se peut aussi que l'expérience d'Exode 24 les avait remplis d'orgueil, leur faisant croire qu'ils avaient une place spéciale devant Dieu que

leurs frères n'avaient pas. Cet orgueil, couplé avec l'effet de l'alcool, a pu les pousser à faire « n'importe quoi », pensant que rien ne pouvait leur arriver.

Il est même possible, vu le lien qui est fait entre cet incident et la manière appropriée d'entrer dans le lieu très saint dans les premiers versets de Lévitique 16, qu'ils ont essayé de pénétrer au-delà du voile. Cette supposition ne fait pas du tout l'unanimité des exégètes, puisque le chapitre 10 n'en fait pas mention (à moins que ce ne soit impliqué dans les mots : « devant l'Éternel » dans le verset 1) mais on ne peut pas l'écarter entièrement.

Ce qui est clair, c'est qu'ils sont allés « devant l'Éternel » avec du « feu étranger » en contradiction claire des instructions de Dieu. Le « feu étranger » veut dire un feu autre que celui de l'autel des holocaustes, c'est à dire le feu que Dieu a envoyé en signe de son approbation de cette façon de s'approcher de lui. C'est pourquoi il est important de comprendre que les sacrificateurs entretiennent continuellement le feu de l'autel, sans jamais l'allumer, et de savoir que c'est Dieu lui-même qui l'a allumé au départ. Un sacrifice ou des parfums brûlés dans ce feu est accepté par Dieu. Tout autre feu utilisé pour brûler quelque chose dans le culte de Dieu se fait sans son approbation.

Ce qu'ont fait Nadab et Abihu ici n'est pas un simple « oubli ». Il ne s'agit pas d'une erreur commise en toute innocence. Ils connaissaient les ordres de Dieu, mais ne se sentaient pas liés par cela. Les paroles de Moïse dans le verset 3 montrent clairement que par leurs actes ils ne respectaient pas la sainteté de Dieu. Que ce soit parce qu'ils avaient bu ou parce qu'ils se considéraient comme « au dessus » des autres (et des règles qui liaient les autres) à cause de leur expérience dans Exode 24, ou que ce soit en essayant carrément d'entrer dans le lieu très saint, reste une question de spéculation. Mais ce qui est clair, c'est qu'ils ne se sentent pas concernés par ce que Dieu a dit.

Malgré cela, la conséquence de leur acte peut sembler excessive. Pourtant, il était nécessaire de communiquer clairement aux sacrificateurs, ainsi qu'au peuple, que la loi de Dieu doit être respectée. On ne peut pas s'approcher de Dieu n'importe comment, même quand on est sacrificateur, même quand on a bénéficié d'une expérience spirituelle exceptionnelle (Exode 24). Apporter du feu étranger, c'est faire preuve d'une attitude intolérable pour un sacrificateur, celle de penser que l'homme peut venir devant Dieu par ses propres moyens, avec ses sacrifices et ses qualités.

En dépit des quelques exceptions (dont Exode 24 en fait partie), le principe biblique reste clair : « Nul ne peut voir Dieu et vivre », comme il est dit à différents endroits dans la Bible (Exode 33.20, par exemple). Ésaïe 6 nous fait bien comprendre que cela résulte de la sainteté de Dieu et le péché de l'homme : puisque nous sommes pécheurs, la sainteté de Dieu nous détruit si nous venons devant lui. Dans sa grâce, il a prévu ce qui est nécessaire pour que l'homme puisse être saint et venir dans sa présence sans mourir ; les rites lévitiques en sont l'image. Mais sans la sainteté que seul la grâce de Dieu permet, et cela forcément par les moyens qu'il a lui-même prévus, l'homme pécheur ne peut pas se présenter devant le Dieu parfaitement saint. Apporter du feu étranger, c'est penser pouvoir venir devant Dieu par ses propres moyens.

Attention, cet incident ne nous permet pas du tout de tirer quelque conclusion que ce soit sur l'état du salut de ces deux hommes. Ce n'est pas parce qu'ils ont péché sérieusement dans cette situation qu'ils étaient forcément des hommes iniques. En l'absence d'indication dans la parole, seul Dieu connaît l'état de leurs âmes. Mais ce qui est indiscutable, c'est qu'ils avaient un rôle important dans la nation d'Israël, un rôle qu'ils pouvaient remplir essentiellement par leur exemple de vie dans la sainteté. Dieu a donc fait la démonstration que ce rôle est à prendre au sérieux. La grâce de Dieu nous permet d'entrer dans la sainteté. Elle ne nous dispense pas de la sainteté.

Il est difficile de ne pas faire le rapprochement entre ce texte et celui d'Actes 5.1-11. Vers les débuts du nouveau « sacerdoce » que constitue l'Église de Jésus Christ, ces deux personnes ont essayé aussi de se donner du mérite, par leur propres œuvres. Là encore, Dieu les a fait mourir comme démonstration que la grâce ne permet pas de bafouer la sainteté. L'homme pécheur peut venir devant Dieu par sa grâce, mais la personne qui croit que la grâce nous dispense de la nécessité de la sainteté ne comprend pas le but de la grâce.

Après la mort de Nadab et d'Abihu, ce sont Michaël et Eltsaphân, les cousins d'Aaron, qui emportent les corps. Aaron et les deux fils qui lui restent ne peuvent pas faire ceci parce qu'ils doivent se garder purs. (Toucher un cadavre rend impur ; Lévitique 21.1 et Nombres 19.11.) Selon Exode 6.18, 20 et 22, Ouzziel, le père de Michaël et Eltsaphân, était un des frères d'Amrâm, le père de Moïse et Aaron. Ce sont donc de très proches parents, des cousins germains d'Aaron (par un lien de parenté qui passent entièrement par les hommes en plus) qui enlèvent les corps. Dieu ne cherche pas

spécialement à déshonorer Nadab et Abihou, puisqu'il permet que la famille s'occupe d'eux selon les coutumes ordinaires. Il veille simplement à ce que les trois sacrificateurs qui restent ne violent pas leur pureté cérémonielle dans cette situation.

Les sacrificateurs doivent garder leur distance d'autant plus dans un cas comme celui-ci où les morts sont le résultat d'une punition divine. Les sacrificateurs ne doivent pas s'associer au péché en donnant la moindre impression qu'ils désapprouvent le jugement de Dieu qui a provoqué la mort des deux autres. De ce fait, Moïse interdit à Aaron et aux deux fils restants de mener deuil. Lévitique 21.10-12 montre que le souverain sacrificateur ne peut pas mener le deuil, à cause de sa fonction. Il semble que ces limites ne s'appliquent pas normalement aux autres sacrificateurs mais ici, à cause de la situation, Moïse interdit à tous les sacrificateurs de mener le deuil. Toutefois, il ne s'agit toujours pas de déshonorer Nadab et Abihu, puisque le reste d'Israël peut mener deuil pour eux, montrant ainsi qu'ils avaient de la valeur pour les autres.

Instructions pour distinguer ce qui est saint et ce qui ne l'est pas : Lévitique 10.8-15

Ce paragraphe, dont surtout les instructions données par Dieu lui-même dans les versets 8 à 11, donne le sens de toute la section qui va suivre. Au premier abord, les chapitres 11 à 15 semblent extrêmement ennuyeux, mais le principe de base est simple et important : il faut que le peuple comprenne clairement qu'on ne s'approche de Dieu que dans la sainteté. Il faut comprendre qu'il y a des choses qui rendent l'homme impur et que seul la provision de Dieu (ce qui sous-entend l'obéissance aux instructions qu'il a données concernant cette provision) permet à l'homme de s'approcher de lui.

Le premier rôle des sacrificateurs est de veiller à ce que cela soit aussi clair que possible pour le peuple. Une grande partie de la défaillance spirituelle d'Israël à travers les siècles vient du fait que les sacrificateurs ont rarement été un exemple dans ce domaine. Tout au plus, ils se contentaient de « faire leur boulot » ; dans les pires des cas, ils étaient eux-mêmes de très mauvais exemples.

Ce n'est pas ainsi que Dieu l'a voulu. L'instruction de base dans ces versets est l'avertissement solennel de ne pas boire d'alcool quand ils doivent servir dans leur rôle de sacrificateur. Cette interdiction n'est pas absolue ; rien ne leur interdit de boire du vin en-dehors du service. Le vin en lui-même n'est pas du tout impur, puisqu'il sert de libation pour accompagner certains sacrifices (voir Nombres 15.1-10). Mais l'interdiction totale pendant le service est donnée pour une raison précise : afin qu'ils soient en mesure de distinguer ce qui est saint et ce qui ne l'est pas.

De cette manière, par leur exemple et par leurs instructions quand ils sont en service (et donc disponible au peuple), les sacrificateurs enseigneront au peuple ce qui est saint et ce qui ne l'est pas, comment on peut s'approcher de Dieu et comment on ne doit pas le faire. S'ils avaient fait cela tout au travers des siècles, l'histoire d'Israël aurait pu être très différente. Mais l'avertissement reste tout à fait d'actualité de nos jours. La vocation des croyants, dont les sacrificateurs lévitiques étaient des « ombres » est la même : communiquer à nos semblables, autour de nous, comment s'approcher de Dieu dans la sainteté. Notre but n'est pas simplement de profiter de cette vie, mais de vivre dans la sainteté et, ainsi, sauver si possible ceux qui nous voient vivre.

Moïse, aussi, va leur donner des instructions concernant quelles portions des sacrifices peuvent être mangées, par qui et où. Il parle de la part de Dieu (fin du verset 13), répétant certaines choses qui avaient déjà été dites dans les premiers chapitres et en y ajoutant des précisions. Il s'agit donc toujours de veiller à ce que les instructions de Dieu, quant à ce qui est saint et ce qui ne l'est pas, soient observées.

L'offrande, qui est très saint, est réservé aux sacrificateurs et doit être mangée uniquement dans le parvis du tabernacle. (Ce même principe s'applique d'ailleurs à la viande provenant du sacrifice pour le péché, même si Moïse n'en parle pas ici.) La viande provenant des sacrifices de communion, en revanche, est sainte, la deuxième catégorie des choses consacrées à l'Éternel ; la cuisse et la poitrine peuvent donc être mangées par tous les membres des familles des sacrificateurs, y compris les femmes et les filles. Ceci ne se fait pas dans le parvis, puisque les femmes n'ont pas le droit d'y entrer. La seule restriction est que ce soit dans un lieu pur.

Le sacrifice pour le péché brûlé plutôt que mangé : Lévitique 10.16-20

Le texte de Lévitique 6.24-30 (surtout le verset 30) est tout à fait : les sacrifices pour le péché sont mangés par les

sacrificateurs (et seuls les sacrificateurs si on compte les « futurs » et « anciens » comme sacrificateurs), dans le parvis. La seule exception concerne les sacrifices pour le péché dont le sang est porté dans le lieu saint devant l'Éternel. Ceux-là sont « plus saints » et doivent être brûlés entièrement (en-dehors du camp). Ce n'est pas une permission, mais une obligation. La signification symbolique est que les sacrificateurs, par le fait de manger le sacrifice pour le péché, « portent le péché du peuple », emportant ainsi la culpabilité pour le péché (verset 17).

Ceci n'a pas été fait avec un sacrifice pour le péché le jour de la mort de Nadab et Abihu. Le texte ne précise pas de quel sacrifice pour le péché il s'agit, mais il est très peu probable que ce soit un des sacrifices du chapitre neuf. Le premier dans le chapitre neuf, dans les versets 8 à 11, est offert pour le souverain sacrificateur. D'après les instructions du chapitre quatre, le sang est donc porté dans le lieu saint. (Lévitique 9.9 dit simplement qu'Aaron a mis le sang « sur les cornes de l'autel » sans préciser de quel autel il s'agit, mais le sang d'un sacrifice pour le péché du peuple ou du souverain sacrificateur et mis sur les cornes de l'autel des parfums tandis que celui d'un sacrifice pour le péché ordinaire est mis sur les cornes de l'autel des holocaustes.) Lévitique 9.11 dit très clairement que ce sacrifice a été brûlé hors du camp. Il y a beaucoup moins de précisions pour l'autre sacrifice pour le péché du chapitre neuf (verset 15) mais comme il s'agit d'un sacrifice pour l'ensemble du peuple le principe est le même. D'ailleurs, le texte dit que ce sacrifice a été fait « de la même manière que la première victime ».

Il s'agit donc d'un autre sacrifice pour le péché, un qui ne concernait ni l'ensemble du peuple ni le souverain sacrificateur. D'après la tournure de Lévitique 10.19, on a l'impression qu'il s'agit d'un sacrifice pour le péché que Nadab et Abihu avaient offerts pour leur propre péché. En tout cas, ce n'est pas un sacrifice pour le péché dont le sang est porté dans le sanctuaire, ce qui veut dire que la viande doit être mangée par les sacrificateurs. Moïse a été dérangé très fortement par le fait qu'elle ait été brûlée plutôt que mangée ; il le voit comme une indication qu'une fois de plus les sacrificateurs ne se donnent pas la peine de suivre les instructions de Dieu.

Je ne suis pas sûr que les idées d'Aaron dans le verset 19 sont justes. Ce qui est clair est qu'Aaron et Moïse n'ont pas la même idée sur la situation : Moïse veut suivre à la lettre les instructions de Dieu tandis qu'Aaron pense que cela ne serait pas approprié dans les circonstances.

Ce qui est important ici est qu'Aaron a convaincu Moïse que le problème n'était pas ce qu'il pensait. Moïse a accepté cette explication et Dieu n'a pas puni qui que ce soit pour ce qui a été fait. Cela nous montre un principe fondamental sur le plan spirituel concernant notre comportement, principe qui est à garder à l'esprit en lisant la section suivante sur la manière d'agir devant ce qui est pur est ce qui ne l'est pas. Autrement, on tombera tout de suite dans le légalisme le plus rigoureux.

Ce qui compte ici n'est pas une adhésion stricte et rigoureuse à la lettre de la loi, mais la disposition du cœur. Qu'Aaron avait raison ou non dans son explication n'est pas le plus important. Ce qui est clair, c'est que son attitude n'est pas du tout celle de Nadab et d'Abihu. Ils sont morts, eux, parce qu'ils n'ont pas respecté la sainteté de Dieu. Ils ne se sentaient pas obligés de faire ce que Dieu avait dit. Aaron, lui, cherche à comprendre **pourquoi** Dieu dit ce qu'il dit, afin de se conformer à l'esprit de la loi même si, dans certains cas, cela voudrait dire que la lettre de la loi ne sera pas respectée. C'est ce que Jésus essaie de faire comprendre aux Pharisiens – sans grand succès, apparemment – dans Matthieu 12.1-13. La sainteté n'est pas le simple fait de se conformer à la loi d'une manière « bête et disciplinée » mais un cœur qui désire réellement glorifier Dieu en comprenant le véritable sens de ses lois et en appliquant dans chaque circonstance cet « esprit de la loi ».

C'est ce qu'Aaron a essayé de faire ici. S'il avait raison dans sa compréhension ou non peut se discuter, mais son attitude de cœur est juste. Moïse comprend cette attitude et l'accepte. L'incident est donc clos.

Chapitre 11 : Les animaux purs et impurs (Lévitique 11)

Selon Lévitique 10.10, les sacrificateurs doivent distinguer ce qui est saint de ce qui ne l'est pas, ce qui est pur de ce qui ne l'est pas. Les chapitres 11 à 15 parlent justement de ce qui est pur et de ce qui ne l'est pas. Ils donnent des instructions précises sur ce sujet et en même temps donnent une idée générale du principe. Toutefois, on aurait tort de penser que le but de cette section se situe uniquement – ou même essentiellement – à ce niveau-là. Au-delà de la question de ce qui est **pur** il y a la notion de ce qui est **saint**, ce qui est le but premier de ces enseignements. A travers la notion de ce qui rend l'homme pur ou impur, Israël doit comprendre que tout ne s'accorde pas avec la marche dans la sainteté. Le véritable enjeu ici est donc ce qui est symbolisé par ces enseignements (qui sont, on se le rappelle toujours, « une ombre des biens à venir et non pas l'exacte représentation des réalités »).

On remarque que cette section commence avec les mots : « L'Éternel parla à Moïse et à Aaron ». Plus tôt dans le livre, l'expression était : « L'Éternel parla à Moïse ». Depuis le début de la fonction sacerdotale officielle, Aaron est concerné directement. Cela est d'autant plus vrai que ce sont les sacrificateurs qui sont spécialement chargés de faire comprendre au peuple ce qui est pur et ce qui ne l'est pas. Dieu ne va plus instruire Aaron par personne interposée mais s'adressera directement à lui, comme à son frère.

Lévitique onze concerne ce qu'on peut manger et ce qu'on ne peut pas manger. Il n'y a aucune interdiction à utiliser les animaux impurs pour autre chose. Deux animaux impurs, surtout, étaient utilisés largement en Israël par la suite : le chameau et le cheval. Cette utilisation leur pose quelques problèmes pratiques quand ces animaux meurent (problème qui se pose d'ailleurs avec les animaux purs aussi et surtout avec les cadavres humains), mais cette utilisation n'est nullement interdite.

On a souvent considéré ce chapitre comme un élément essentiel des lois dites « diététiques ». Pourtant, il vaudrait mieux le situer dans un contexte plus large de ce qu'on pourrait appeler les lois « hygiéniques ». Le principe fondamental, comme quoi on peut se rendre impur par le contact avec ce qui pose des risques d'infection, s'applique effectivement dans d'autres domaines que celui de l'alimentation. Il faudrait noter d'ailleurs que ce chapitre sur les animaux purs et impurs n'est pas consacré entièrement à ce qu'on peut manger ou non ; il sera question par moments de l'impureté qui vient du contact avec le cadavre d'un animal impur.

En plus, il est remarquable que dans ce chapitre clé sur ce que les Israélites peuvent manger et ce qu'ils ne peuvent pas manger, il n'est jamais question de l'interdiction de manger du sang. Si le but principal de Lévitique 11 était « diététique » on s'attendrait à ce que le texte revienne sur cette interdiction importante qui est développé ailleurs tant de fois dans le livre. Mais cette interdiction-là relève d'un tout autre domaine, la valeur spirituelle du sang dans un sacrifice. Ici, ce sont les risques pour la santé qui sont la raison immédiate pour ces lois.

Les animaux les plus communs : Lévitique 11.1-8

Le texte commence en établissant la distinction entre ce qui est pur et ce qui ne l'est pas parmi les animaux terrestres domestiqués qu'on rencontre le plus souvent. De ce fait, ce premier paragraphe du chapitre est non seulement une prescription pour une catégorie d'animaux mais, en même temps, l'instruction de base pour l'ensemble de cette question. Les paragraphes suivants, concernant d'autres catégories d'animaux, constituent en quelque sorte des « exceptions » au principe établi ici, précisant qu'il y a des poissons, des oiseaux et même des insectes qu'on **peut** manger.

Le principe de base est que les animaux qui ruminent et qui ont le sabot en deux parties bien distinctes sont purs. Une seule des deux caractéristiques de pureté ne suffit pas. La définition concerne les animaux qui ont les **deux** caractéristiques.

Il semblerait que le mot « ruminer » ait été utilisé dans un sens différent de celui qu'on lui donne aujourd'hui. De nos jours, le mot s'applique à une façon de digérer la nourriture : la nourriture insuffisamment mastiquée va dans une partie de l'estomac d'où elle va remonter dans la bouche pour être mastiquée davantage, jusqu'à ce qu'elle soit suffisamment mâchée pour pouvoir passer dans une autre partie de l'estomac et les intestins, où se fera le véritable processus de digestion.

Dans l'antiquité, il semble que le mot ait fait référence davantage à certains mouvements de la bouche. De ce fait, le lièvre (qui ne rumine pas dans le sens scientifique) est mentionné ici. Ceci ne pose aucun problème pour le sens du texte et montre simplement que le système de classification des animaux peut varier d'une société à une autre. Notre système scientifique a des avantages indéniables, mais un système moins précis qui se base simplement sur des signes extérieurs plus facilement constatés est incontestablement mieux adapté à un peuple nomade et moins sophistiqué en connaissances biologiques.

Les animaux aquatiques, les oiseaux et les insectes : Lévitique 11.9-23

En ce qui concerne les animaux aquatiques, dans les versets 9 à 12, le principe de base est que ceux qui ont des nageoires et des écailles peuvent être mangés. Aucune distinction n'est faite entre les créatures d'eau douce et d'eau de mer. Les animaux aquatiques qui n'ont pas ces caractéristiques sont impurs. En gros, cela veut dire qu'ils peuvent manger des poissons mais rien d'autre.

La question ici est de savoir si la présence de nageoires ou d'écailles suffit, même si l'autre caractéristique manque. Autrement dit, peuvent-ils manger un poisson sans écailles (par exemple) ? La façon que le principe pour les animaux terrestres était développé dans les versets 4-8 indiquerait que les deux caractéristiques doivent être présentes ; une seule ne suffit pas. Toutefois, le fait même que ce n'est pas précisé pourrait argumenter dans le sens contraire. En tout cas, les Juifs orthodoxes de nos jours prennent ce texte dans le sens exclusif : s'il n'y a pas les deux, c'est pas bon.

Dans les versets 13 à 19, en ce qui concerne les oiseaux, il n'y a pas de caractéristique qui est donnée pour faire la distinction entre ce qui est pur et ce qui ne l'est pas. Il y a simplement une liste des oiseaux qu'ils ne devaient pas manger.

On peut s'étonner de la présence des chauves-souris dans cette liste, puisqu'il ne s'agit pas d'un oiseau. Mais une fois de plus, cela montre simplement la différence dans le système de classification des animaux. Notre système scientifique moderne définit les oiseaux en fonction de certaines caractéristiques internes et il est manifeste que malgré une certaine ressemblance extérieur superficielle avec les oiseaux, les chauves-souris sont bien des mammifères. D'ailleurs, on voit assez facilement qu'elles sont différentes des oiseaux sur plusieurs points (poils plutôt que plumes, forme du corps, présence des oreilles, forme des pattes, etc.). Mais le mot hébreu traduit par « oiseau » montre quelle était leur classification ; il signifie assez précisément « voleur », c'est à dire, « bête qui vole ». De ce fait, dans ce système-là il était tout à fait juste de classer les chauves-souris avec les oiseaux.

Les versets 20 à 23 terminent cette première partie, sur les animaux qui peuvent être mangés ou non, en parlant des insectes. Le principe de base, annoncé d'entrée dans le verset 20, est très simple : toutes les insectes (sauf l'exception dans les versets 21 et 22) sont impures.

La manière de désigner les insectes : les « bestioles ailées qui marchent sur quatre pattes », peut nous surprendre. Le terme de base est le même mot que celui qui est utilisé pour les oiseaux, les « voleurs » (c'est à dire, les bêtes qui volent). Mais les mots « qui marchent à quatre pattes », tout en distinguant bien ce dont il s'agit ici des oiseaux, puisque les oiseaux ne marchent pas à quatre pattes, ne semblent pas appropriés pour les insectes non plus. Il est évident que les insectes n'ont pas quatre pattes et il est évident aussi que cela se savait depuis fort longtemps. Les hébreux pouvaient compter jusqu'à six aussi bien que nous.

En fait, il s'agit simplement d'une expression fixe qui ne n'exprime pas littéralement ce que les gens pensent. Nous en utilisons bien, comme « le lever du soleil » et « le coucher du soleil » ou encore « les quatre coins du monde ». Les expressions fixes disent plus sur leur origine en tant qu'expression que sur les connaissances scientifiques de ceux qui les utilisent. « Marcher à quatre pattes » était une expression venue de l'observation des animaux ordinaires, en opposition avec le fait de marcher debout. Quand l'expression est appliquée aux insectes, elle n'est pas modifiée pour autant, même si le nombre quatre n'est plus approprié.

Il y a une seule exception à cette interdiction générale de manger les insectes : les différentes espèces de sauterelles sont pures ; elles peuvent être mangées. Elles sont définies dans le verset 21 par le fait que leurs grandes pattes arrières (faites pour sauter) passent au-dessus du corps, puis nommées explicitement dans le verset 22. Le sens exact de la phrase dans le verset 21 est difficile ; le texte hébraïque est peut-être corrompue. Toutefois, par le contexte on

saisit bien de quoi il s'agit.

Les cadavres d'animaux : Lévitique 11.24-44

Dans ce passage on trouve encore des indications sur les animaux purs, notamment dans les versets 26 et 27, les versets 29 à 31 et les versets 41 et 42. Le sujet de l'ensemble, pourtant, concerne le contact avec des animaux morts. Quand il est question de désignation d'animaux impurs, c'est surtout par rapport à leurs cadavres plutôt que par rapport au fait de les manger. Seuls les versets 41 et 42 reviennent sur l'interdiction de manger des animaux impurs.

Il était déjà question de l'impureté qui résulte du contact avec le cadavre d'un animal impur dans le verset 8, mais le principe était simplement mentionné en passant. Ici le principe est développé dans bien plus de détail, afin d'être très clair : toucher les animaux impurs de leur vivant ne rend pas impur, mais toucher leurs cadavres le fait bien et cela, même si on ne les mange pas. Sur le plan spirituel, ceci est une illustration d'un principe important : il n'y a pas besoin de participer pleinement dans une chose (le « manger ») pour en être souillé. Le simple contact avec ce qui est impur peut rendre impur.

Les versets 29 à 31 désignent des petits animaux qui n'ont pas été mentionnés clairement dans le premier paragraphe du chapitre et qui sont impurs. Par le fait de ne pas remplir les critères de ce premier paragraphe, on pourrait déduire que tous ces animaux sont effectivement impurs mais le texte préfère le dire bien plus explicitement. Il n'y a pas de « critère » ici pour déterminer ce qui est pur et ce qui ne l'est pas, mais simplement une liste de petits animaux impurs. Il y a aussi bien des mammifères que des reptiles.

Les versets 32 à 38 étendent le principe de souillure résultante du contact avec le cadavre d'un animal impur à un « secondaire », c'est à dire indirect. Ce qui touche le cadavre d'un animal impur devient impur aussi. En général, si les objets qui ont été souillés peuvent être lavés soigneusement, ils doivent l'être pour redevenir purs. Ce qui ne peut pas être lavé réellement doit être jeté. L'exception à cette règle est la semence qui sera semée, puisqu'elle ne sera pas mangée.

Dans les versets 39 à 40, où il est question du cadavre des animaux purs, il s'agit de ce qui meurt tout seul, de maladie ou d'un accident par exemple. Il est évident que l'abattage (y compris pour les sacrifices) produit des « cadavres », mais ce n'est pas cela qui rend impur, puisqu'il n'y a pas de risque de contamination si l'animal était sain.

Les versets 41 à 44 reviennent sur la désignation des animaux impurs, cette fois-ci pour parler de ceux qui rampent. Il y est question de ne pas les manger, plutôt que de ne pas toucher leurs cadavres. Bien sûr, l'un implique l'autre, mais il est difficile de « classer » ces versets dans le chapitre. Ce texte est-il inclus principalement pour énumérer encore des animaux dont le contact avec le cadavre rendrait impur, avec l'interdiction de les manger mis en avant simplement parce que cela n'avait pas été précisé dans le début du chapitre ? Ou est-ce que la section sur le contact avec les cadavres d'animaux se termine au verset 40 ? Cela voudrait dire que ces versets 41 et 44 sont censés surtout rattraper un « oubli » de la première partie du chapitre. Peu importe, dans le fond. Cette considération n'affecte que la manière de classer les versets. Leur contenu est clair et l'interdiction de les manger montre aussi que le contact avec leur cadavres rendrait impur.

Les versets 43 et 44 préparent la conclusion du chapitre, mais se rattachent tout de même au paragraphe sur les animaux qui rampent. Toutefois, l'appel à se sanctifier dans ce domaine est très similaire à la conclusion finale du chapitre, qui va simplement élargir ce qui est dit ici pour en faire une application plus large. La comparaison entre les versets 44 et 45, surtout, montre la similarité entre la conclusion sur les petits animaux qui rampent et la conclusion sur l'ensemble du chapitre.

Conclusion sur les animaux purs et impurs : Lévitique 11.45-47

Le peuple de Dieu doit se garder pur et saint dans ce domaine, comme dans tant d'autres. Dieu invoque sa propre sainteté comme raison pour le respect des lois dans ce chapitre : « Vous serez saints, car je suis saint. »

Il y a eu bien des critiques à l'égard de ces lois, surtout de la part de personnes qui veulent voir dans le judaïsme une religion primitive et simpliste. Toutefois, ces critiques ne me semblent pas justifiées. Elles résultent surtout d'une

incompréhension du principe ici.

Il y a effectivement certaines incongruités scientifiques dans ce texte, dues à des différences dans la façon de classer les animaux. On les a déjà relevées et expliquées ; ce n'est donc pas nécessaire d'y revenir. Cette classification « simpliste » exclut aussi un nombre assez large d'animaux qui pourraient, en fait, être mangés sans risque pour la santé. Toutefois, il y a une grande part de sagesse dans ce système, étant donnée le contexte historique. En partant du principe : « Mieux vaut trop de prudence que pas assez », ces lois sont utiles et applicables chez un peuple nomade et peu sophistiqué sur le plan scientifique, car elles sont justement simples, se servant de critères facilement observés même par les « non-spécialistes ». Dans un autre contexte, ce système serait effectivement trop simpliste. Ce n'est pas pour rien, d'ailleurs, que déjà à l'époque du Nouveau Testament (quand le progrès scientifique n'était pourtant pas du tout aussi avancé que de nos jours), ces lois ont été abrogées. (Voir, à ce sujet, Marc 7.19, Actes 10.9-16 ou Romains 14.14.)

Peut-être la plus grande critique qui pourrait être formulée à l'égard de ces lois est dans le principe même de lier l'impureté spirituelle avec un risque qui n'est que physique, même quand ce risque sanitaire existe réellement. Cela semble trop comme une sorte de « tabou » superstitieux : « Si vous faites ceci, les dieux seront contre vous. » Ce serait une façon de faire respecter une loi sans qu'on ait besoin de l'expliquer.

Pourtant, il me semble que ce n'est pas du tout dans cet esprit que ces lois sont données. Cela a certainement été compris et appliqué dans ce sens à bien des moments dans l'histoire d'Israël, mais il me semble que le but de Dieu était tout autre. J'y vois même une logique très intéressante :

Les gens constatent très facilement les maladies et risques qui viennent de l'impureté physique. Même s'ils ne comprennent pas les principes scientifiques qui sont à l'œuvre, ils constatent que certaines choses et certaines pratiques conduisent facilement à la maladie et même à la mort. Dieu utilise ce qu'ils savent sur le plan physique pour illustrer (toujours en se servant de la loi comme une « ombre » des réalités qui ne sont pas directement visible) un principe spirituel important. Lévitique 11 n'est pas une liste d'animaux que les Israélites n'ont désormais plus le droit de manger ; il est une liste d'animaux que ceux qui réfléchissaient s'interdisaient déjà, simplement parce qu'ils constataient le risque. Les seules « nouveautés » ici sont dans le fait de rendre la liste explicite et relativement complète et, surtout, d'en faire une question de pureté ou d'impureté sur le plan religieux.

Cela est très utile. La maladie spirituelle est beaucoup moins visible que la maladie physique. Pourtant, elle existe et elle est nettement plus grave que la maladie physique. Le vrai enjeu de la sainteté est là : de même qu'il y a la santé et la maladie sur le plan physique, il existe aussi une bonne et mauvaise santé spirituelle. Il importe donc de veiller à une façon de vivre qui permet la bonne santé spirituelle, la sainteté.

Dieu a donc lié ensemble l'impureté physique et l'impureté spirituelle par ces lois, non dans un but superstitieux, mais dans un but d'**illustration**. Israël doit comprendre que, de même que certaines choses nous rendent malades, de même il y a des choses qui nous souillent spirituellement. Ceci est nécessaire et utile, car les vrais dangers spirituels ne se montrent pas toujours très vite. Celui qui se mêle à l'idolâtrie, l'occultisme ou l'immoralité ira peut-être bien trop loin pour faire demi-tour avant de s'apercevoir des effets néfastes sur le plan spirituel. De la même manière, celui qui mange des animaux dont la viande pose un risque pour la santé serait vraisemblablement trop contaminé pour arrêter les effets avant de constater sa maladie. Dieu utilise donc les aliments interdits et l'impureté qui en résulte pour faire comprendre le principe de la contamination par le contact avec ce qui est impur.

Cela ne veut pas dire, bien sûr, que le principe spirituel dont le principe physique est une illustration a toujours été compris. Trop souvent, même les chefs spirituels d'Israël n'ont pas compris le principe spirituel illustré par ces lois. Entre autre, Jésus a dû expliquer ceci à ses disciples dans Marc 7.18-23. Ils acceptaient l'application littérale et simpliste des lois alimentaires, mais passaient à côté du principe spirituel que ces lois étaient sensées véhiculer. L'impureté physique peut donc être une bonne illustration de l'impureté spirituelle qui nous rend inapte à la communion avec un Dieu saint et avec son peuple, à condition que ce principe spirituel soit compris et expliqué. C'était un des rôles du sacerdoce et encore un domaine dans lequel leur faillite a été à l'origine d'une faillite spirituelle bien plus large dans la nation d'Israël.

Pour que ce principe du risque physique servant d'illustration de risque spirituel soit compris, il est essentiel d'adapter les lois selon le contexte culturel et donc sanitaire. Certains animaux dont la viande pose un risque dans un contexte ne

vont pas le faire dans un autre. Le cochon, par exemple, mange n'importe quoi et, de ce fait, sa chair est contaminé de parasites venant des déchets qu'il mange. Les gens qui consomment cette viande assimilent ces parasites et en sont malades. C'était le cas à l'époque de Moïse. Dans le contexte de l'empire romain, en revanche, la viande de porc provenait beaucoup d'élevages où les porcs recevait une alimentation beaucoup plus saine. Dans un tel contexte, l'interdiction de manger du porc devient un simple tabou religieux arbitraire, car on ne constate plus le principe que cette viande pose un vrai risque pour la santé.

Dans l'autre sens, des viandes qui ne posent aucun risque peuvent devenir, par la suite, des viandes à risque. Je me rappelle d'une époque où on affirmait que les viandes les plus sûres étaient le bœuf et le poulet. Depuis dix ou quinze ans, on a du changer totalement sur ce point, puisque ces deux viandes peuvent comporter de grands risques pour la santé de nos jours. Le risque sanitaire évolue forcément avec le temps.

Si donc on veut comprendre le risque sanitaire comme illustration du risque spirituel, il est absolument essentiel de faire évoluer les lois selon les contextes historiques. Le légalisme s'accroche à la lettre de la loi, ne cherchant même pas à comprendre l'esprit de la loi en vue d'appliquer le **vrai** sens des lois. Heureusement, le Nouveau Testament change, à travers l'enseignement de Jésus et des apôtres, ces lois sanitaires. Malheureusement, il y a trop de gens, même parmi les chrétiens, qui n'ont pas compris le sens de ces changements et qui restent attaché encore aujourd'hui à certaines de ces lois alimentaires de l'Ancien Testament.

Chapitre 12 : L'impureté relative à la naissance (Lévitique 12)

Le contenu de ce chapitre peut nous surprendre, en y réfléchissant. Pourquoi l'accouchement, qui est un aspect tout à fait naturel de la vie, doit-il produire une impureté ? La réponse n'est pas dans les risques hygiéniques, comme avec les animaux impurs, mais dans ce que représente l'accouchement. Car tout au long de cette section (Lévitique chapitres 11 à 15), nous sommes dans le domaine du symbolique, où le but est avant tout de communiquer un certain nombre de principes spirituels liés à la sainteté.

La mort a été considérée comme source d'impureté, ce qui n'est pas spécialement étonnant. Toucher un cadavre peut comporter des risques hygiéniques et, en plus, on comprend facilement que la mort est le résultat (direct ou indirect) du péché. Il est donc tout à fait normale qu'elle soit utilisée pour faire comprendre le principe de l'impureté spirituelle.

Mais la naissance est tout autre. Le bébé qui vient de naître n'est pas source d'infection et la naissance représente le début de la vie plutôt que sa fin. C'est suite au péché que l'homme meurt, mais la naissance était prévue avant même qu'il soit question du péché (voir Genèse 1.28). Pourquoi donc y a-t-il impureté quand une femme accouche ?

La raison n'est pas dans l'accouchement même, mais dans la **façon** d'accoucher. L'accouchement est quelque chose de difficile, de douloureux, accompagné de sang et souvent de cris. Mais ce n'est pas normal, dans le fond. L'accouchement dans la douleur n'était pas dans le plan original de Dieu ; il est le résultat du péché, comme le montre clairement Genèse 3.16.

Voilà donc pourquoi l'accouchement produit l'impureté : il nous rappelle tout autant que la mort que nous sommes dans le péché, du début de nos vies jusqu'à la fin. La mort nous le rappelle par son existence même. La naissance le fait par la manière dont l'accouchement se fait. Les deux nous mettent devant la réalité du péché, chacune à sa manière. Il est donc approprié de se servir des deux pour illustrer l'impureté spirituelle qui vient du péché et c'est ce que Dieu fait dans les lois lévitiques.

Ceci nous montre en passant que ce qui est « naturel » n'est pas forcément ce qui est pur. Rien n'est plus naturel que la naissance mais elle rend impur tout de même. Dans le monde actuel, rien n'est plus naturel que la mort non plus, mais elle est aussi signe de péché dans nos vies. L'homme ne peut pas éviter la souillure spirituelle du péché en cherchant simplement à vivre de façon « naturelle ». Il faut une intervention qui est au-dessus du naturel pour enlever le péché. Même si les rites du culte lévitique ne le font pas en eux-mêmes, ils nous illustrent le fait que cela peut se faire. Jésus-Christ, bien des siècles plus tard, le fera réellement en devenant le véritable accomplissement de la réalité spirituelle dont la loi lévitique n'était que l'ombre.

La période d'impureté après la naissance : Lévitique 12.1-5

La période d'impureté est en deux parties. Il y a une première partie qui dure une ou deux semaines, comparable dans ce qu'elle implique aux règles. Ensuite, il y a une autre période, qui dure 33 jours ou 66 jours, où elle « reste dans le sang de purification ». Il semble que la première période corresponde à une impureté classique, c'est à dire que la femme rend impure tout ce qu'elle touche. Ce sera à considérer vraiment comme un temps de convalescence. La deuxième période, en revanche, est une impureté « moindre » qui limite surtout sa possibilité de s'approcher du sanctuaire (ce qui explique pourquoi les sacrifices ne sont offerts qu'à la fin de cette période). Toutefois, il semble qu'elle peut vivre plus ou moins normalement à la maison pendant ce temps.

Ce qui est étrange, c'est que la période d'impureté suite à la naissance d'une fille est deux fois plus longue que celle qui résulte de la naissance d'un garçon. Pour un garçon, la première partie dure une semaine et la deuxième partie dure 33 jours, ce qui fait 40 jours en tout. Pour une fille, les deux parties font 2 semaines et 66 jours respectivement, ce qui fait 80 jours en tout. Pourquoi l'impureté suite à la naissance d'une fille est-elle deux fois plus longue qu'après la naissance d'un garçon ?

Il faut écarter d'office que cette différence indique en quoi que ce soit qu'une fille serait quelque part moins pure qu'un garçon. Tout le monde naît dans le péché, les garçons comme les filles. Ils n'ont encore rien fait, ce qui veut dire qu'ils ne sont pas encore coupables pour des actes précis, mais ils sont tout de même séparés de Dieu. (La culpabilité personnelle se manifestera par la suite, par le mal que chacun commettra. Nous ne le ferions pas si nous n'étions pas

séparés de Dieu de naissance.) C'est pour cela qu'il a, ensuite, ces « rites de purification ». Elles nous rappellent que dès la naissance, le péché est là. La douleur et le sang de l'accouchement témoignent de ses effets et la manifestation dans le comportement de l'enfant ne tardera pas à se manifester.

Pour un garçon, ces rites comportent quarante jours d'impureté pour la mère, plus la circoncision pour le garçon. Puis, il y a des sacrifices qui doivent être présentés (décrits dans les versets 6 à 8). Ces sacrifices sont explicitement les mêmes pour une fille comme pour un garçon. Par la circoncision, le garçon est marqué comme faisant partie du peuple d'Israël, mais en même temps il y a une signification spirituelle vis à vis de Dieu.

Paul dit dans Romains 4.11 que la circoncision est un signe « comme sceau de la justice ». Surtout dans Colossiens 2.11 il nous donne le sens de la circoncision en écrivant : « En lui aussi vous avez été circoncis d'une circoncision qui n'est pas faite par la main des hommes ; c'est-à-dire le dépouillement du corps de la chair ; la circoncision du Christ. » La circoncision est un « sceau de la justice » parce qu'elle symbolise la « dépouillement de la chair ». Couper une petite partie de la chair illustre le besoin du pécheur de se couper de la chair dans le sens spirituel. La circoncision est donc bien plus qu'un simple signe d'appartenance à la nation d'Israël. C'est pourquoi la Bible parle si souvent, dans l'Ancien Testament comme dans le Nouveau, du besoin d'une circoncision du cœur. C'est dans les motivations les plus fondamentales que l'homme a besoin de « se dépouiller de la chair » en choisissant de marcher réellement selon la loi de Dieu.

La circoncision fait donc partie de ce qui se fait, suite à l'accouchement, pour marquer la naissance dans le péché. Mais pour les filles, il n'y a rien qui correspond à la circoncision. Si la période d'impureté après l'accouchement était pareille pour les deux, on pourrait en déduire que les filles sont **moins** touchées par le péché que les garçons, puisque les rites qui accompagnent la naissance seraient moindres. C'est donc dans le but de montrer que les filles sont tout autant nées dans le péché que les garçons que le temps de purification est prolongé. Chez les garçons, il y a 40 jours d'impureté et la circoncision, tandis que chez les filles il y a 80 jours d'impureté. Ceci montre que les filles sont différentes des garçons (principe qui devrait être évident et que la Bible n'a jamais eu le moindre mal à admettre et même à mettre en avant), mais chez les deux le problème du péché est entier. Les filles ne sont pas moins pures que les garçons, mais elles ne le sont pas plus non plus.

Les sacrifices de purification suite à un accouchement : Lévitique 12.6-8

Il ressort de ce passage qu'un sacrifice pour le péché n'est pas offert uniquement suite à un acte mauvais précis. Il n'y a aucun péché, intentionnel ou non, dans le fait d'avoir des enfants. On aurait tort de se demander ce qu'on a fait de mal pour qu'on soit obligé d'offrir un sacrifice pour le péché. D'ailleurs, il y a d'autres cas où il y a sacrifice pour le péché, sans qu'il y ait eu un péché précis. Les sacrifices programmés pour la Pâque et le Jour des Expiations, par exemple, comportaient des sacrifices pour le péché automatiquement. Sur un plan plus personnel, celui qui accomplissait un vœu de naziréat devait en offrir (parmi d'autres sacrifices) à la fin de son temps de consécration.

Un sacrifice pour le péché n'est donc pas un signe de punition pour un acte mauvais. Ce sacrifice n'est pas un châtiment, mais un privilège ; il nous rappelle qu'un autre paye le prix du péché et que nous ne serons **pas** punis. Il est parfaitement approprié, dans ces rites qui nous rappellent que l'accouchement d'un enfant se fait dans tant de douleur à cause du péché, de nous rappeler également que la libération du péché est prévue. L'expiation que Dieu a prévue est la vraie espérance de cet enfant qui vient de naître dans le péché.

Normalement, les sacrifices prévus comportent un agneau pour l'holocauste et un oiseau pour le sacrifice pour le péché (verset 6). Selon Lévitique 5.7-10, ce sont les pauvres qui peuvent apporter un oiseau comme sacrifice pour le péché. Dans ce cas précis, toutefois, cette possibilité n'est pas une concession à la pauvreté mais une sorte de « réduction automatique » pour tout le monde.

Quand il s'agit de pauvres, en revanche, toute la réduction de Lévitique 5.7-10 s'applique, ce qui veut dire qu'ils peuvent offrir un oiseau pour l'holocauste aussi. Il est intéressant de noter que, selon Luc 2.24, c'est ce que Marie et Joseph ont apporté après la naissance de Jésus. Cela signifie certainement qu'ils étaient assez pauvres, ce qui expliquerait aussi en parti pourquoi ils n'ont pas trouvé mieux pour se loger lors de l'accouchement qu'une étable. (Quand on a de l'argent, on arrive souvent à dénicher quelque chose, même là où on prétend que tout est pris.) Il est intéressant que le Fils de Dieu est né non seulement en chair, mais même dans une famille particulièrement pauvre.

Chapitre 13 : La lèpre comme source d'impureté (Lévitique 13)

Comme le fait remarquer de nombreux commentaires et notes bibliques sur ce passage, la gamme de maladies dont il est question dans Lévitique 13 et 14 (selon les symptômes) est bien plus large que la seule maladie qui s'appelle la lèpre aujourd'hui. D'un point de vue médical, une bonne partie des indications dans ce chapitre ne sont pas bien claires ; la situation est trop éloignée, aussi bien dans le temps que par les différences culturelles, de la nôtre. Il est donc impossible d'identifier les maladies qui auraient pu être en vue ici.

Il se peut bien que la lèpre, dans sa forme moderne, ne fasse même pas partie des maladies décrites ici. La lèpre est une infection bactériologique, causée donc par des microbes extrêmement petites. Une des caractéristiques des bactéries est leur capacité à se transformer relativement rapidement par des mutations. De ce fait, les bactéries qui provoquaient des maladies il y a presque 3 500 ans n'existent peut-être plus. Cela expliquerait d'ailleurs pourquoi ce texte décrit des symptômes qui correspondent mal aux maladies similaires connues aujourd'hui.

Peu importe. Les traducteurs utilisent pour ainsi dire systématiquement le mot « lèpre » ; c'est ce que nous allons faire aussi. Il ne s'agit pas de la lèpre dans sa forme moderne ou, du moins, pas exclusivement ; peut-être ne s'agit-il pas du tout de la lèpre. Il est même fort possible qu'il s'agit de toute une gamme de maladies, qui produisent certains symptômes similaires, sans être la même infection pour autant.

Ce qui est clair ici, c'est que toutes les maladies recouverts dans ce texte par le terme « lèpre » pouvaient se constater par la présence de plaies sur la peau qui sont plus que superficielles et qui font blanchir les poils. En plus de ces symptômes d'ordre « médical », ces maladies avaient en commun trois caractéristiques importantes : 1) Elles étaient contagieuses. 2) Elles se propageaient lentement mais inexorablement dans le corps d'une personne contaminée. 3) Elles ne pouvaient pas être guéries par les connaissances médicales (pratiquement inexistantes) de l'époque ; le seul « traitement » était l'isolation (la quarantaine) jusqu'à la mort.

De ce fait, même si nous identifions mal les maladies précises dont il est question, cette famille d'infections constituait dans la culture de l'époque une illustration tout à fait remarquable du péché. Bien que la personne puisse se sentir très bien dans un premier temps et croire qu'il n'y avait rien de grave, elle était pourtant infectée d'une maladie dont elle allait mourir. Il n'existait aucun traitement efficace si ce n'est l'intervention miraculeuse de Dieu.

Aujourd'hui, la lèpre (la maladie connue aujourd'hui qui semble correspondre le plus à ce dont il est question ici) en est une illustration bien moins appropriée, puisque les mesures sanitaires et le progrès médical l'ont pratiquement éliminée dans nos pays occidentaux. Toutefois, on pourrait en faire une application très similaire en se servant du cancer, ou encore mieux du SIDA (qui, à la différence du cancer, est contagieux et qui ne peut, en ce moment au moins, être guéri).

La section sur la lèpre s'étend sur deux chapitres du livre de Lévitique et se divise en quatre parties. La première et plus grande partie du chapitre 13 concerne la lèpre des personnes. Les derniers 13 versets du chapitre 13 concernent la « lèpre des vêtements ». La première et plus grande partie du chapitre 14 concerne de nouveau les personnes, mais traite des rites de purification plutôt que de la contamination. Les derniers 25 versets du chapitre 14, enfin, concernent la « lèpre des maisons ». Ces sections sur la « lèpre des vêtements » et la « lèpre des maisons » se situent difficilement dans le développement de l'ensemble ; il aurait été plus logique, semble-t-il, de les situer ensemble après la section sur la purification. Mais ce n'est pas le cas.

Principes pour déterminer s'il y a la lèpre : Lévitique 13.1-44

Selon les trois premiers versets de Lévitique 13, les sacrificateurs doivent inspecter ceux qui ont des plaies sur la peau et déclarer impurs ceux qui ont effectivement la lèpre. Il n'y a pas la moindre indication dans le texte que les sacrificateurs doivent exercer quelque fonction médicale que ce soit. D'abord, la médecine en tant que science était pour ainsi dire inconnue à l'époque. En plus, il n'y avait pratiquement rien à faire. (Ce n'est qu'au vingtième siècle qu'un véritable traitement pour la lèpre a été mis au point.) Mais comme la loi de Moïse ne prévoit pas d'autres fonctionnaires que les sacrificateurs (sans interdire pour autant d'autres fonctions publiques, la loi ne les mettait pas en place elle-même) et, puisque la présence de la lèpre va interdire à la personne de participer au culte lévitique, il est approprié que la loi rende les sacrificateurs responsables des examens.

On aurait donc tort de supposer, comme l'ont fait certains à partir de ce passage, que le ministère spirituel doit forcément comprendre le fait de s'occuper de la santé publique. D'abord, les sacrificateurs n'avaient pas vraiment un rôle qui correspond au ministère de la parole tel que le Nouveau Testament le conçoit, par exemple, et tel que nous le pratiquons aujourd'hui. En plus, le rôle des sacrificateurs en ce qui concerne la lèpre se limitait totalement au fait de constater la contagion ou la guérison et de prononcer la personne pure ou impure selon les cas. Cela n'interdit nullement aux œuvres chrétiennes de s'occuper de la santé des gens, si telle est leur vocation, mais ce n'est pas du tout le sujet ici.

Les versets 4 à 8 traitent du cas d'un diagnostic non décisif. La loi qui couvre un tel cas est simple et très pratique : s'il y a quelque chose, sans que ce soit clair qu'il s'agit de la lèpre, il y a isolation provisoire suivie d'un nouveau diagnostic une semaine plus tard. Ce sera possible à ce moment-là de voir s'il y a évolution dans le sens de la lèpre ou si, au contraire, le problème est en train de disparaître (au quel cas il ne peut s'agir de la lèpre qui ne se guérit pas spontanément). L'isolation provisoire n'est pas à pratiquer, toutefois, quand le diagnostic de la lèpre est clair.

Il y a un cas assez difficile à situer décrit dans les versets 12 à 17. Il s'agit d'une personne dont la peau devient entièrement blanche. Il est très difficile, avec le peu d'information que nous avons de l'époque et le peu de détails ici, de situer avec précision la condition médicale dont il s'agit. Les symptômes décrites dans le texte ne correspondent pas à une maladie connue de nos jours. En tout cas, le diagnostic est favorable pour la personne : elle n'est pas impure. Cette condition n'est donc apparemment pas contagieuse ni grave pour la personne. Nous constatons par ce cas que la contagion est la base de l'impureté ici et non la dégradation esthétique.

Du verset 18 jusqu'au verset 44, il est question d'inspections pour la lèpre dans des cas particuliers. Le texte passe en revue des plaies qui se forment suite à un abcès sur la peau, l'infection inquiétante d'une brûlure, ainsi que des infections sur la tête ou le menton. Il est aussi question, à partir de verset 38, de conditions qui ne sont nullement assimilés à la lèpre. Notamment, il y a des éruptions rouges ordinaires, c'est à dire, ce que nous appelons couramment des boutons, ainsi que la calvitie qui se développe normalement. Comme il ne s'agit pas de la lèpre, ceux qui ont de telles conditions ne sont pas impurs pour autant.

Les restrictions imposées aux lépreux : Lévitique 13.45-46

Les versets 45 et 46 terminent cette section sur la lèpre chez les personnes en précisant ce qui doit être fait quand il y a contamination. Il y a cinq restrictions, qui doivent toutes être appliquées aussi longtemps qu'il y a contamination. Normalement, cela veut dire jusqu'à la mort, puisque la lèpre ne se guérissait pas à l'époque. Les trois premières mesures sont aussi des signes du deuil, ce qui est approprié. La mort aussi est source d'impureté. La lèpre est impur justement parce qu'elle conduit à la mort. La lèpre est donc une sorte de « mort vivante ». Toutefois, ces mesures ne sont pas **uniquement** des signes du deuil.

Première mesure : ils doivent porter des vêtements déchirés. Ils ne peuvent pas être « bien habillés » comme s'il n'y avait rien. On doit voir de loin qu'ils ne sont pas normaux. Les vêtements déchirés imitent les mauvais habits des pauvres, ce qui est la raison pour laquelle ceux qui sont en deuil les portent. Ils symbolisent de cette manière tout ce qu'ils ont perdu. Le lépreux, aussi, doit montrer qu'il a tout perdu.

Deuxième mesure : ils doivent être décoiffés. On ne peut pas savoir si cette restriction signifie qu'ils doivent avoir la tête nue ou s'il doivent être mal coiffés. Le texte original est suffisamment ambiguë que les meilleurs traducteurs ne peuvent pas se mettre d'accord sur l'un ou l'autre de ces deux sens. C'est pour cette raison que certains traduisent simplement « décoiffés », puisque ce mot aussi peut prendre les deux sens. En tout cas, que ce soit l'un ou l'autre, le sens symbolique de ce qui est fait va tout à fait avec le fait d'avoir des vêtements déchirés.

Troisième mesure : ils doivent se couvrir la partie inférieure du visage. Il semblerait qu'il s'agisse ici de plus que le simple fait de « couvrir la moustache », comme le traduisent certains. Ceci veut dire qu'il y a une sorte de masque hygiénique primitive, même si les gens ne comprenaient pas de quoi il s'agissait. Ceci était donc utile dans un sens très pratique, sans qu'on le sache. Jusqu'au siècle dernier, on ne savait pas que la lèpre provenait de bactéries pouvant se propager dans l'air. Ici on voit que Dieu a imposé, des siècles avant que l'homme n'en comprennent les raisons médicales, certaines mesures préventives utiles.

Quatrième mesure : ils doivent s'annoncer comme impurs. Le lépreux n'a pas le droit de prétendre que tout va bien. Sa présence même est un danger pour les autres. Alors que chacun de nous essaie tout naturellement de dissimuler ses défauts, le lépreux ne peut pas le faire. Il doit être le premier de dire à quiconque veut s'approcher de lui qu'il est impur.

Cinquième mesure : Ils doivent habiter seuls. Il se peut que ceci ne soit pas imposé de façon absolue, mais uniquement dans le sens de la mesure suivante. Cela reviendrait donc à dire qu'un lépreux doit vivre loin des autres de la communauté d'Israël, ceux qui sont purs ; il est « seul » dans ce sens. Toutefois, si on prend cette restriction au pied de la lettre, cela veut dire que même les lépreux n'ont pas le droit de se fréquenter entre eux ; chacun doit vivre de façon isolée. Cette interprétation aurait l'avantage de protéger quelqu'un qui semblait avoir la lèpre mais dont il s'agissait en fait d'une autre maladie qui allait finir par se guérir. Une telle personne ne serait pas infectée de la lèpre par les autres lépreux.

Dans l'histoire d'Israël, toutefois, il semblerait que la restriction ait été comprise uniquement par rapport à la communauté de ceux qui sont purs. Les lépreux vivaient à part, mais se fréquentaient entre eux. (Dans Luc 17.11-19, par exemple, nous voyons dix lépreux qui étaient ensemble.) On ne peut pas savoir quelle était l'intention originale de cette mesure, mais on comprend facilement qu'elle ait été interprétée de la manière la moins restrictive. Les lépreux étant coupés de la société, personne ne peut leur imposer réellement de ne pas se fréquenter.

Sixième mesure : ils doivent habiter en-dehors du camp. Il ne suffit pas d'habiter seul dans une tente à part, par exemple. Les lépreux sont carrément exclus de la société.

Toutes ces mesures ont une utilité sanitaire indiscutable. Elles contribueront largement à limiter la propagation de la lèpre dans la société. Elles ont une grande valeur symbolique aussi, puisqu'il y a un grand nombre de parallèles entre la lèpre et le péché. La lèpre conduit à la mort physique. Le péché conduit à la mort spirituelle. Dans la culture de l'époque, la lèpre ne pouvait se guérir que par intervention miraculeuse de Dieu. Le péché, aussi, ne se « guérit » que par l'intervention de Dieu. Comprendre la similarité entre la lèpre et le péché, y compris dans les mesures qui sont imposées aux lépreux, nous aidera largement à comprendre le symbolisme du chapitre suivant.

Les maladies dont il est question dans Lévitique 13 et 14 ne ressemblent peut-être pas très étroitement à la lèpre. Toutefois, il est fort possible, selon les symptômes décrits, qu'elles soient suffisamment proches de la lèpre pour produire une caractéristique de la lèpre qui est une autre bonne illustration du péché : avec la progression de la maladie, la partie infectée devient de plus en plus insensible. Il y a eu des cas pour la lèpre où des rats ont rongé des doigts ou autres membres des malades, pendant qu'ils dormaient, sans les réveiller ou les déranger en quoi que ce soit. C'était simplement parce que les personnes infectées n'avaient plus de sensations dans ces membres. Ceci est très grave. Tant il est douloureux de se faire mordre par un rat, c'est encore pire de se faire dévorer sa chair par des rats **sans** en être dérangé. La douleur, précisément parce qu'on ne la supporte pas, pousse une personne non-infectée à réagir immédiatement pour se protéger.

Le péché affecte les gens de cette même façon. Peu à peu, il endort la conscience, rendant la personne insensible à la différence entre le bien et le mal. Un pécheur arrive à vivre d'une façon très destructrice (pour lui-même et pour ceux qui l'entourent), sans en être troublé. Il considère comme profondément injuste toute punition pour ses actes, parce qu'il est devenu insensible au mal qu'il fait.

Les mesures bibliques contre la lèpre illustrent bien la seule façon raisonnable d'agir face au péché et nous aident à comprendre la nécessité du jugement divin, aussi sévère soit-il. Le péché se propage comme une épidémie ; il fait un mal incommensurable tout autour de lui. Les mesures imposées aux lépreux constituent aussi la seule mesure efficace pour ceux qui sont infectés du péché : l'isolation totale.

Le parallèle avec la lèpre n'est pas parfait pour autant. En ce qui concerne la lèpre, à l'époque en tout cas, la personne qui est pure est simplement quelqu'un qui n'a pas attrapée cette maladie (sauf, bien sûr, la guérison par intervention miraculeuse). Mais avec le péché, tout le monde a eu la maladie, à la seule exception de Jésus Christ. Il est trop tard pour « éviter d'infecter d'autres ». C'est pour cette raison, d'ailleurs, que Dieu ne nous protège pas tant que cela de l'effet du péché de nos semblables. Le mal que d'autres peuvent nous faire dans le péché est bien moins grave que le mal que nous nous faisons nous-mêmes par le simple fait d'être des pécheurs. Ce mal venant de la part d'autres peut même nous être salutaire s'il nous aide à comprendre la gravité de cette maladie spirituelle qui s'appelle le péché.

Il y a une autre différence importante. Peu de gens ont bénéficié de la guérison divine en ce qui concerne la lèpre. Par la rédemption que Dieu a mis en place par la mort et la résurrection de Jésus Christ, en revanche, Dieu propose la délivrance du péché à tout le monde. Il existe donc beaucoup de gens sur la terre, à n'importe quel moment, qui ont accepté cette guérison en vue de vivre avec Dieu dans la sainteté. Ils ont été lavés, purifiés, justifiés.

L'isolation des lépreux est donc une illustration de l'isolation **finale** des pécheurs, le bannissement éternel de la présence de Dieu. Cette condamnation ne concerne pas simplement ceux qui ont eu la malchance d'être infectés. Tout le monde est infecté ; tout le monde peut en être délivré. L'isolation finale et éternelle du pécheur concernent par conséquent ceux qui **choisissent** le péché, ceux qui ne veulent pas en être délivrés.

Lévitique 13 n'est pas une simple prescription sanitaire ou médicale. Comme le reste de la loi de Dieu, il est une ombre des réalités spirituelles. Les mesures en ce qui concerne la lèpre devraient donc être comprises non seulement dans le sens littéral mais aussi – voire surtout – le sens de ce qu'elles symbolisent sur le plan spirituelle. Ainsi, elles montreraient la gravité du péché et devraient de ce fait pousser les gens à refuser le péché et accepter la délivrance qui existe. Le sujet général de cette section de Lévitique concerne la façon de distinguer entre ce qui est pur et saint, et ce qui ne l'est pas. Comprendre le symbolisme sous-jacent à la lèpre fait donc entrer pleinement dans le sujet ici puisque cela encouragerait à refuser le péché et choisir la sainteté, afin de partager la communauté de ceux qui sont saints.

Le but de Dieu pour les rachetés est de nous délivrer entièrement du péché, que ce soit en nous ou dans le monde autour de nous. En vue de cela, il fait toute une œuvre de transformation dans nos cœurs. Cela passe par la sanctification, qui nous permet déjà dans cette vie d'entrer de plus en plus dans la sainteté. Surtout, cette transformation se termine par ce que la Bible appelle la glorification, la délivrance finale, totale et définitive de toute trace de péché en nous, quand nous entrerons dans l'éternité.

Mais nous délivrer du péché en nous ne suffit pas. Dieu désire aussi nous délivrer du péché autour de nous qui produira toujours de la souffrance tant qu'il existe. Que faire donc de ceux qui n'acceptent pas cette sanctification que Dieu propose en Jésus Christ ? Les transformer malgré eux ? Le Dieu souverain qui a décrété la liberté de l'homme ne peut pas se mettre en contradiction avec lui-même en violant cette liberté. Il fera tout ce qui est dans son pouvoir (il a déjà fait la démonstration, à Golgotha et dans un jardin tout proche trois jours après, des mesures qu'il est prêt à entreprendre pour délivrer l'homme du péché) pour appeler à la repentance. Mais pour ceux qui, malgré tout, ne **veulent** pas se repentir (voir par exemple Apocalypse 2.21), il n'y a pas beaucoup de choix. Le péché ne peut pas cohabiter éternellement avec la sainteté. La sentence prononcée à l'égard des pécheurs impurs doit par conséquent être la même que celui imposé aux lépreux : dehors !

Actuellement il n'y a personne qui est totalement délivré du péché. Nous vivons notre sainteté en espérance (ce qui ne la rend pas moins réelle ; toutefois elle ne se manifeste pas encore pleinement). C'est justement parce que nous ne sommes pas encore complètement délivrés du péché que nous pouvons encore fréquenter ceux qui sont infectés de cette « maladie ». La séparation entre ceux qui sont au Seigneur et ceux qui refusent sa loi n'est pas encore absolue, tant que nous sommes sur cette terre.

Mais le jour où le peuple du Seigneur aura été entièrement « guéri » de la lèpre spirituelle qu'est le péché, cette séparation doit être totale. L'isolation absolue sera donc prononcée à l'égard du péché. Ceux qui refusent de se laisser purifier seront rejetés dehors, pour que ceux qui ont accepté la rédemption puissent connaître la vraie justice.

La révélation prophétique entière se termine avec une description de cette séparation finale et totale entre ce qui est saint et ce qui est péché : « Heureux ceux qui lavent leurs robes, afin d'avoir droit à l'arbre de vie, et d'entrer par les portes dans la ville ! Dehors les chiens, les magiciens, les débauchés, les meurtriers, les idolâtres et quiconque aime et pratique le mensonge ! » (Apocalypse 22.14-15 – les quelques versets qui viennent après pour terminer la Bible sont des commentaires sur le sens et l'importance du message de la Bible et non une prophétie supplémentaire).

C'est cette séparation totale entre ce qui est saint et ce qui est péché qui est le but final de la rédemption. Ceux qui auront accepté le salut pourront expérimenter pleinement les joies du ciel, non seulement à cause de ce que Christ a fait dans leurs vies, mais aussi parce que les mesures préconisées dans Lévitique, en tant qu'ombres, auront été appliquées dans la réalité spirituelle. Dieu aura renvoyé « hors du camp » tous ceux qui sont infectés de cette infirmité

incurable qu'est le péché.

Ceci soulève la question biblique de l'enfer, le lieu où vont ceux qui sont rejetés de Dieu. Nous pouvons être troublés par l'existence de l'enfer, préférant qu'un Dieu d'amour délivre les pécheurs d'une telle souffrance. Pourtant, il est évident que Dieu lui-même en est troublé bien plus que nous. Il voudrait tant que l'homme puisse éviter ce destin affreux – même s'il le mérite pleinement – qu'il est allé jusqu'à devenir lui-même un homme et mourir sur la croix, rien que pour délivrer les pécheurs de la punition qui est tout à fait appropriée face à leur égarement.

Seulement, il y a ceux qui refusent malgré tout cette délivrance. De même que ceux qui étaient infectés de la lèpre devaient être bannis de la communauté d'Israël, pour la protection de ceux qui étaient purs, de même ceux qui refusent le salut et restent infectés du péché doivent être bannis définitivement de la présence de ceux qui veulent vivre avec Dieu dans la sainteté.

En fait, l'enfer n'est pas exactement une « punition », du moins, pas dans le sens que nous attribuons normalement à ce mot. Il s'agit davantage de constater simplement l'état qui existe : il y a ceux qui refusent de vivre avec Dieu, dirigés par sa loi, et ceux qui l'acceptent. Les uns sont toujours infectés et par le péché et les autres en sont délivrés, par la grâce de Dieu. Les deux ne peuvent pas rester ensemble. Autrement, ceux qui sont purs seront infectés par le mal que font ceux qui ne le sont pas. Ceux qui refusent jusqu'au bout la sainteté qui caractérise la présence de Dieu se verront donc finalement confirmés dans cet état qu'ils ont choisi : ils ne seront plus dans la présence de Dieu.

La perte éternelle de ceux qui refusent le salut semble injuste pour certains, qui pensent que tous pourraient être sauvés si seulement Dieu voulait les pardonner. Mais c'est faux. L'alternative n'est pas tout le monde qui est sauvé, mais tout le monde qui doit vivre pour l'éternité avec la contamination du péché. Aucune autre situation ne s'accorde avec la liberté que Dieu a choisie de nous donner et qu'il ne peut pas violer sans être en contradiction avec lui-même.

L'amour de Dieu n'est pas un sentimentalisme faible qui acceptera tout le monde dans le paradis, « paradis » qui ne le serait plus, d'ailleurs, justement par le fait d'y accepter ceux qui ne veulent pas se laisser délivrer de la méchanceté et l'égoïsme du péché. Son amour est bien plus fort que cela ; il n'acceptera pas que les joies qu'il a préparées pour les siens soient gâchées par ceux qui préfèrent le péché. Il prendra donc les mesures fortes qui s'imposent, en renvoyant définitivement de sa présence ceux qui n'auront pas voulu de lui. Le lépreux qui n'est pas guéri doit vivre seul, hors du camp.

Des moisissures qui s'étendent sur des vêtements : Lévitique 13.47-59

L'hébreu utilise toujours dans ce texte le mot rendu par « lèpre ». Toutefois, il ne peut s'agir de la lèpre, qui est une infection bactériologique. Il s'agit manifestement ici (ainsi que dans Lévitique 14.33-53, où il est question de la « lèpre » des maisons) d'une infection d'ordre mycologique. Ceci nous montre encore que le terme « lèpre » dans le texte ne se limite pas à la seule maladie connue aujourd'hui sous ce nom, mais s'appliquait à un ensemble de maladies infectieuses qui avaient certaines caractéristiques communes.

En plus, il est pratiquement impossible que les maladies du début du chapitre soient d'ordre mycologique et les vêtements ne peuvent pas attraper des infections d'ordre bactériologique ou virale. On ne peut pas savoir si le risque avec cette « lèpre des vêtements » est chez l'être humain (c'est à dire que les personnes pourraient être infectées par ces champignons) ou seulement pour les autres vêtements et tissus de la communauté (comme les tentes, ce qui serait effectivement un problème majeur pour un peuple nomade).

Toutefois, cela ne pose pas de problème sur le sens du texte. Du point de vue hygiénique, il est effectivement utile d'extirper toute infection, soit des êtres humains soit des objets, qui s'étendent sans qu'on puisse l'arrêter. Du point de vue spirituel, il s'agit toujours d'utiliser les risques physiques connus pour illustrer l'infection spirituelle qu'est le péché.

Les instructions contenues dans ces 13 versets ne sont pas compliquées. En gros, des taches de moisissure sur les vêtements doivent être examinées par un sacrificateur qui vérifiera l'évolution des moisissures sur une semaine. Si les taches s'étendent, il faut brûler l'article. Sinon il doit être lavé et enfermé de nouveau pendant une semaine. Si la tache pâlit, seule la partie infectée doit être arrachée. Mais si le lavage ne change pas la tache, ou si l'infection revient, par la suite, il faut brûler l'ensemble de l'article.

Chapitre 14 : Purifié de la lèpre (Lévitique 14)

Les 32 premiers versets de Lévitique 14 décrivent les rites de purification pour ceux qui ont été guéris de la lèpre. Ces instructions n'ont absolument rien à voir avec la guérison même. Elle décrivent uniquement ce qui se fera suite à la guérison.

Dans la culture de l'époque, il n'y avait pour ainsi dire que deux possibilités de « guérison ». La première serait le cas d'un diagnostic faux ; une telle personne, n'ayant pas réellement une maladie du type qui s'appelle ici la lèpre, peut guérir normalement. L'autre possibilité, quand il y avait effectivement la lèpre, serait la guérison divine. La rémission spontanée, quoique non totalement inconnue, était extrêmement rare. La guérison par le traitement médical l'était encore plus, non seulement parce que cela ne se faisait pratiquement pas, mais encore plus parce que les « traitements » étaient totalement inefficaces. Le plus souvent ils faisaient plus de mal que de bien. C'était d'ailleurs la situation avec le traitement médical de la lèpre jusqu'au 19^{ème} siècle.

Ces rites décrivent donc la purification cérémonielle et la réintégration dans la société d'une personne qui était pour ainsi dire morte. Normalement, une telle personne était condamnée, dangereuse et infréquentable. Sa guérison pouvait être vue comme un miracle, même dans le cas où, suite à une erreur de diagnostique, elle n'en était pas un. Être purifié de la lèpre est donc une bonne illustration de la personne qui est rachetée du péché. Il y a un nombre étonnant de parallèles entre ces rites de purification et la justification qui se fait en Christ.

Le rite de purification initial : Lévitique 14.1-7

Il y a essentiellement trois étapes dans la purification. Il y a des rites et sacrifices dans un premier temps, suivi d'une semaine de purification et, finalement, des rites et sacrifices à la fin pour achever la purification. Cela nous rappelle l'investiture des sacrificateurs dans Lévitique 8 et 9. Là aussi il y avait des rites et sacrifices, suivi d'une semaine d'attente, avec le tout achevé par d'autres rites et sacrifices à la fin. En plus, ce sont les seules deux cérémonies dans tout le culte lévitique où le sang d'un sacrifice est appliqué à l'oreille, la main et le pied d'une personne.

Ces similarités ne sont pas un simple hasard. Du point de vue de ce qui est symbolisé ces deux cas sont très proches même si, dans le contexte immédiat, il s'agit de deux cas très différents. Comme tous les rachetés sont des sacrificateurs pour Dieu, l'entrée initiale dans le sacerdoce est une « ombre » de l'entrée dans la vie spirituelle, c'est à dire de la régénération. Comme la lèpre symbolise la mort du péché, en être délivré est aussi une « ombre » de l'entrée dans la vie spirituelle.

Il y a tout de même des différences très marquées entre les deux séries de rites, même dans les points où les deux se rapprochent. Cela vient évidemment de leur différence dans le contexte de l'époque. Il ne fallait pas donner l'impression que l'ancien lépreux devient forcément sacrificateur, en ayant une purification qui ressemblait en tous points à la consécration des sacrificateurs. Les différences entre les deux rites permettent à chacun d'illustrer d'autres aspects de la justification, ou de les illustrer de manière différente. Toutefois, la comparaison entre les deux permet de saisir bien des points de l'œuvre spirituelle que Dieu accomplit chez chaque personne rachetée.

La purification initiale commence, bien sûr, avec le fait de déterminer qu'il y a effectivement eu guérison. Pour cela, il y a une inspection par un sacrificateur. Le texte ne nous dit pas dans quelles conditions cet examen se faisait, à par le fait qu'il se fait hors du camp. Mais rien ne prévoit une « inspection ponctuelle » pour les lépreux. On peut donc supposer qu'en cas de guérison, le lépreux envoie un message au sacrificateur qui vient le vérifier.

On notera tout de suite une différence entre la guérison de la lèpre et la nouvelle naissance qui délivre de la condamnation du péché. La guérison ne résulte nullement d'un choix chez la personne. Elle se faisait ou elle ne se faisait pas, sans que la personne puisse l'influencer dans un sens ou dans l'autre. La rédemption, en revanche, nécessite le choix de la personne d'accepter cette rédemption. C'est pourquoi, par exemple, l'apôtre Paul écrit dans 2 Corinthiens 5.20 : « Nous vous en supplions au nom de Christ : Soyez réconciliés avec Dieu ! » On ne suppliait pas un lépreux à guérir ; il n'y pouvait rien. Mais on supplie les perdus à accepter la guérison de l'âme en Christ.

Toutefois, même ici la différence n'est pas totale. Car, autant on constate que l'homme pécheur doit choisir le salut, autant on constate que la rédemption est entièrement le résultat de la grâce de Dieu. L'homme n'est pas aussi libre

d'accepter ce salut qu'il n'y paraît. Déjà, si Dieu ne l'avait pas mis en place, entièrement de son propre choix, le salut ne serait pas impossible. Même dans nos propres vies, si Dieu ne nous avait pas appelés à lui, agissant dans nos vies de tant de manières différentes pendant tant de temps, avant même que nous soyons conscients de son œuvre, aucun de nous ne serait sauvés. L'homme pécheur ne va pas plus choisir spontanément de se tourner vers Dieu que le lépreux ne va guérir spontanément. Dans un cas comme dans l'autre, donc, l'œuvre remarquable de délivrance est due entièrement à la grâce et à l'intervention de Dieu.

Le rite qui a lieu si la guérison est constatée est décrit dans les versets 3 à 7. Ce rite est compliqué. Il y a deux oiseaux, du bois de cèdre, de la laine écarlate et de l'hysope. Sur l'ordre du sacrificateur on apporte tout cela pour la personne purifiée ; ce n'est pas l'ancien lépreux qui les fournit lui-même (car il n'a pour ainsi dire rien). Dans la cérémonie, un des oiseaux est tué de façon à ce que son sang tombe dans un vase rempli avec de l'eau de source ou de rivière. Ensuite, le deuxième oiseau (toujours vivant) et les autres objets de la cérémonie sont trempés dans cette eau mélangée avec le sang. Le sacrificateur utilisera ce même mélange pour faire sept fois l'aspersion de la personne purifiée. Finalement la personne est déclarée pure, et le deuxième oiseau est relâché.

Le symbolisme de cette cérémonie est encore plus compliqué que la cérémonie elle-même et, malheureusement, certains aspects nous échappent aujourd'hui. Toutefois, on arrive à bien identifier le symbolisme à plusieurs niveaux différents.

D'abord, il y a la purification symbolique du lépreux. (Cette purification n'est que symbolique. Sur le plan médical, il est déjà guéri et ces rites n'ont aucune valeur médicale ou hygiénique.) L'oiseau tué représente la mort qu'aurait dû subir le lépreux à cause de sa maladie. Le sang de cette mort se mélange avec de l'eau qui pourrait s'utiliser pour le lavage. (Seul l'eau courante peut être employée pour laver des objets. Ici, l'eau n'est plus courante puisqu'elle est dans un vase mais elle auraient pu s'employer pour se laver.) Ainsi, le sang de la mort est en quelque sorte « purifié » et c'est cela qui est utilisé pour l'aspersion de la personne. Cela se fait sept fois, le nombre par excellence de ce qui est divin et donc parfait. La personne est donc purifiée parfaitement.

On note aussi que les éléments nécessaires pour la purification ne sont pas fournis par le lépreux. Le verset 4 dit explicitement qu'on prendra « pour lui » ce qui est nécessaire. Il ne vient pas à la cérémonie avec ce qui est nécessaire pour sa purification. Là encore, nous voyons non seulement la nécessité pratique de la situation (l'ancien lépreux, ayant été exclu de la société, n'avait plus rien qui était à lui) mais aussi un symbolisme précieux. Il vient les mains vides, sans rien, et tout est pourvu. Cela illustre si bien l'état de celui ou celle qui découvre la grâce en Jésus Christ.

Quand au cramoisi, au bois de cèdre et à l'hysope, la signification précise nous est aujourd'hui perdue. Il est évident qu'ils représentent la purification d'une manière ou d'une autre, mais malgré de nombreuses tentatives d'expliquer le sens, aucune explication ne semble s'imposer comme celle qui est manifestement vraie. C'est dommage, mais ce n'est pas très grave. Leur rôle va dans le sens de la purification et renforce donc la notion que le lépreux est effectivement purifié. Le seul qui est peut-être expliqué dans les écritures est le cramoisi, selon le texte d'Ésaïe 1.18 : « Si vos péchés sont comme le cramoisi, ils deviendront blancs comme la neige ; s'ils sont rouges comme l'écarlate, ils deviendront comme de la laine. » Le cramoisi a-t-il le même sens symbolique ici ? On est réduit à des spéculations.

L'oiseau qui est relâché représente clairement l'impureté de la maladie qui s'en va. On ne peut échapper à la comparaison avec le bouc émissaire du jour des expiations, un autre rite qui symbolise à sa façon le salut. La personne est purifiée et son impureté est renvoyé au loin. Les deux oiseaux, comme les deux boucs du jour des expiations, représente deux aspects importants de la rédemption. L'un symbolise la mort de Christ qui remplace la mort qui aurait dû être la nôtre, à cause du péché. L'autre symbolise nos péchés sont éloignés de nous « autant l'orient est éloigné de l'occident » (Psaume 103.12).

L'aspersion qui est faite sept fois a aussi son sens spirituel. Le chiffre sept symbolise dans la Bible ce qui est entier, complet, parfait. L'aspersion par sept fois avec le sang de l'oiseau tué et l'eau qui lave, le mélange dans lequel l'autre oiseau est trempé pour montrer ce qui permet de renvoyer l'impureté, montre que la purification qui vient de ce sacrifice est totale et parfaite. C'est ce qui permet au sacrificateur de déclarer à la fin de la cérémonie, juste avant que le deuxième oiseau ne soit relâché, que la personne pure. Ceci n'est pas une invention. La personne **est** pure, réellement. (Sinon, cette cérémonie n'aurait jamais eu lieu.) De même, quand la Bible dit que nous sommes justifiés et purifiés par le sang de Christ, il s'agit d'une réalité. Depuis l'entrée dans la vie spirituelle, la rédemption en Christ suffit réellement pour

nous purifier de toutes nos iniquités.

La purification d'une semaine : Lévitique 14.8-9

Il y a trois phases pendant cette semaine, dont toutes contribuent à la purification. D'abord, la personne se rase complètement, lave ses vêtements et se lave soigneusement. Ensuite, elle est réintégrée dans le camp mais pendant une semaine elle ne peut pas entrer dans sa tente. Finalement, à la fin de cette période d'une semaine, la personne se rase, se lave et lave ses vêtements de nouveau.

Notons bien qu'ici il ne s'agit pas de rites qui sont accomplis pour la personne. On ne rase pas l'ancien lépreux, on ne le lave pas, on ne lave pas ses vêtements pour lui. La personne qui veut réintégrer la communauté devient participante de sa purification. Elle n'est pas passive. Elle démontre par le fait de suivre soigneusement ces instructions sa volonté déterminée à achever sa purification.

De nouveau, il y a un symbolisme précieux ici. Il se situe sur deux niveaux. D'une part, cette période d'une semaine a un sens profond pour la purification de la lèpre, sur le plan physique. D'autre part, il y a un sens encore plus profond comme illustration de la purification du péché.

Notons d'abord que cette semaine constitue un paradoxe en quelque sorte. La personne est déjà purifiée (cela a été montré très clairement par le symbolisme de la première cérémonie et, en plus, dit explicitement dans le verset 7) ; pourtant, elle doit l'être encore. Elle est de nouveau déclarée pure dans le verset 8, après la « toilette » approfondie qui débute la semaine. Et malgré cela, elle ne peut toujours pas entrer dans sa tente. Elle fait de nouveau partie de la communauté, mais elle ne peut pas encore « rentrer à la maison ». Ce temps d'attente a plusieurs utilités.

En ce qui concerne la purification physique, il y a une utilité tout à fait pratique. Non pour guérir la personne de la lèpre ; elle l'est déjà. Mais cette attente, avec ses deux séances de nettoyage approfondi, aidera largement à purifier la personne de toutes les saletés dont elle a pu s'encrasser pendant le temps d'exil. Les lépreux, après tout, ne vivaient pas dans les conditions les plus hygiéniques. Le fait de se raser entièrement, de se laver en profondeur et de laver ses vêtements sera assez efficace pour éliminer puces, poux, tiques et autres saletés de tous genres, surtout que ce sera fait par deux fois. Quand cela est fait, elle sera tout aussi propre, sur le plan de l'hygiène personnelle, que quelqu'un qui a vécu dans une situation tout à fait normale. Il ne s'agit pas de guérir la lèpre, mais d'éliminer *d'autres* impuretés qui ont pu s'attacher à la personne. A la fin de tout cela, elle est de nouveau déclarée pure et peut revenir dans le camp.

Ces deux séances de nettoyage correspondent à un aspect important de la vie spirituelle. Bien sûr, par la nouvelle naissance, nous sommes justifiés en Christ. Chez l'ancien lépreux, cela est symbolisé par la purification initiale. Mais il y a un tas de mauvaises habitudes, idées fausses et autres comportements nuisibles qui s'accumulent dans nos vies. Le péché est encore là, dans nos actes et même dans nos motivations, malgré la justification de la nouvelle naissance.

Il y a donc toute une période – toute notre vie sur cette terre – où la purification du début de notre vie spirituelle, pourtant réelle, doit se mettre en place progressivement en nous. Ceci s'appelle le processus de sanctification et s'accomplit tout à fait avec notre volonté. C'est un choix, le choix de se détourner des mauvaises pratiques de ce monde pour ressembler de plus en plus à la sainteté que Dieu veut produire en nous. Cela est symbolisé chez l'ancien lépreux par ce qu'il doit faire pour se rendre propre pendant cette semaine d'attente. La sanctification dans la vie spirituelle ne se fait pas de façon passive. Dieu est à l'œuvre en nous, sans quoi aucun de nous ne progresserait, mais nous sommes en même temps pleinement participants à son œuvre.

Toujours sur le plan de la guérison et la purification physique, cette semaine a une autre utilité. Elle prépare la personne et son entourage pour les grandes retrouvailles. Encore plus que cela, elle renforce la sensation d'expectative en vue du plein rétablissement qui se prépare.

Ce principe d'une semaine d'attente est assez répandu, sous différentes formes, dans la loi juive. On l'a vu à la fin de Lévitique 8, pour l'investiture des sacrificateurs. Un naziréen qui a été souillé involontairement devait subir une purification d'une semaine avant de recommencer (Nombres 6.9). La fête des Huttes comportait une semaine où le peuple vivait en-dehors de chez eux. Pour le lépreux purifié, il ne s'agit pas d'un temps de mise à l'épreuve et encore moins d'une punition. Il peut circuler librement dans le camp et s'associer avec ceux qui sont purs, parce qu'il l'est aussi.

Seulement, cette attente va renforcer très clairement dans sa tête l'immensité du privilège qu'il vit. Sa joie ne sera que plus grande pour avoir attendu une semaine.

Sur le plan spirituel, cette attente nous donne des illustrations précieuses de la sanctification. Le sacrifice de Christ nous rend réellement justes ; pourtant nous devons nous purifier, tout au long de nos vies, du péché qui reste en nous. Comme dit le Psaume 119, au verset 25 : « Mon âme est attachée à la poussière. » Il y a un temps dans le salut qui constitue tout autant un « paradoxe » que cette semaine de purification pour une personne qui est déjà pure. Ce temps comprend toute notre vie ici-bas après notre salut. D'un côté, le sang de Christ nous a déjà régénérés, justifiés, purifiés. D'un autre côté, le péché se manifeste toujours dans nos personnes en attendant le jour où nous « paraîtrons devant sa gloire, irréprochables dans l'allégresse » (Jude 1.24). Nous sommes purs dans un sens réel ; pourtant nous ne le sommes pas encore.

C'est pendant cette période que nous sommes appelés à vivre dans la sainteté. Nos efforts pour obéir à Dieu ne nous purifient pas du péché, pas plus que les actions de l'ancien lépreux dans cette phase de sa purification le guérissent de sa lèpre. Pourtant, nous démontrons par nos vies la réalité de notre désir de nous approcher de Dieu dans la pureté. Cela, personne ne le fera à notre place. Une personne qui se dit née de nouveau mais qui veut encore « profiter du péché » sous prétexte que Dieu pardonne est toute aussi absurde qu'un lépreux guéri qui ne se presse pas de se laver, se raser et laver ses vêtements, parce qu'il voudrait « profiter encore » de sa maladie. C'est donc dans la vie de sanctification, qui pourtant ne contribue nullement à l'œuvre de Christ qui nous transforme, que nous voyons la démonstration de la réalité de cette transformation.

Où se situe, précisément, la purification dans cette série de cérémonies pour une personne guérie de la lèpre ? Difficile à dire, dans le fond. Quatre fois elle est déclarée pure (versets 7, 8, 9 et 20). Le résultat ne fait donc pas le moindre doute. Mais situer le moment précis est un véritable casse-tête. De même, dans la vie chrétienne, il y a des événements marquants (notamment la régénération, au moment où la personne se tourne vers le Seigneur, ainsi que ce qu'on appelle la « glorification » quand la personne entre dans l'éternité pour se présenter devant Dieu), mais il est difficile de dire à quel moment précis la véritable « purification » a lieu.

Peu importe. Sur le plan spirituel, si nous sommes au Seigneur nous sommes au milieu de ce processus, nous sommes dans cette « semaine de purification ». Quand et comment le Seigneur fait son œuvre dans nos vies n'est pas le plus important. L'essentiel est de savoir que quand il aura fini son œuvre, nous serons réellement et définitivement purs. En attendant, tout comme le lépreux guéri qui vit sa semaine de purification, nous sommes purifiés, nous faisons partie de la communauté des justes, mais ce n'est pas encore le moment de « rentrer à la maison ». Combien sera grande notre joie, pourtant, quand nous pourrons enfin le faire, quand nous pourrons entrer réellement « chez nous », dans la maison de notre Père.

Les derniers sacrifices pour achever la purification : Lévitique 14.10-20

Il est habituel, dans les sacrifices en Israël, d'avoir une série de trois sacrifices. Dans l'ordre, il s'agit (normalement) du sacrifice pour le péché, de l'holocauste et du sacrifice de communion. Pourtant, ici, ce n'est pas le cas. D'une part, il n'y a pas (obligatoirement) un sacrifice de communion. Rien n'empêche d'en présenter et on peut supposer que cela s'est fait très souvent, en reconnaissance pour la guérison, mais ce n'est pas prévu comme une partie obligatoire de la cérémonie. Ce qui est encore plus étrange, c'est qu'il y a un sacrifice de culpabilité et un sacrifice pour le péché. La raison n'en est pas bien claire. Normalement, il semble qu'une personne offrait l'un ou de l'autre, selon les cas (le sacrifice de culpabilité étant une variante du sacrifice pour le péché). Ici il y a les deux, obligatoirement. Comme la distinction entre les deux n'est déjà pas bien claire (voir les notes sur Lévitique 5.14-26), il serait hasardeux de s'aventurer trop loin sur le symbolisme qui vient du fait d'avoir les deux ensemble ici.

Dans le verset 14, l'ancien lépreux sera oint avec le sang du sacrifice sur le lobe de l'oreille droite, sur le pouce de sa main droite et sur le pouce de son pied droit. Ceci est très similaire à ce qui s'est fait lors de la consécration des sacrificateurs (Lévitique 8.23-24). Sans entrer de nouveau dans tous les détails de cette onction si précieuse dans son symbolisme (voir les notes sur Lévitique 8 pour un examen approfondi), ce sont les membres du corps qui servent à entendre, à agir et à marcher, qui sont oints. Ainsi, symboliquement, le sang qui purifie transforme la personne pour qu'elle écoute les instructions de Dieu, pour qu'elle accomplisse sa volonté et pour qu'elle aille vers lui.

La plus grande différence entre ce qui a été fait aux sacrificateurs et ce qui se fait ici est le sacrifice d'où provient ce sang. Pour les sacrificateurs, c'était le sacrifice d'investiture (qui était un sacrifice de communion avec un sens particulier). Ici, il n'y a évidemment pas de sacrifice d'investiture. Il n'y a même pas de sacrifice de communion. Mais le symbolisme est très clair. Bien que ce soit le sang du sacrifice de culpabilité et non le sang du sacrifice qui représente la consécration au sacerdoce, l'ancien lépreux se sait purifié tout autant que les sacrificateurs eux-mêmes.

Il y a ensuite une onction d'huile qui répète ce même symbolisme. Dans le verset 16 cette huile est aspergée devant l'Éternel, ce qui montre combien cette huile est sainte. Elle est clairement l'onction de Dieu lui-même sur la personne, l'œuvre de Dieu dans sa vie à tous les niveaux. Puis, dans le verset 17, elle est appliquée sur le lobe de l'oreille droite, sur le pouce de la main droite et sur le pouce du pied droit, tout comme le sang du sacrifice. La répétition de ce symbolisme renforce la notion encore plus de la pleine purification de la personne. Le sacrifice purifie dans tous ces domaines ; l'huile d'onction applique cette purification dans tous ces mêmes domaines. Ceci montre à quel point la purification transforme totalement la personne. D'impur au plus haut degré qu'elle était, infréquentable et rejetée de la communauté du peuple de Dieu, la personne est réellement devenu pure, tout autant que les sacrificateurs eux-mêmes. Pour finir l'onction, au verset 18, ce qui reste de l'huile est versée sur la tête, ce qui représente l'onction abondante de Dieu chez la personne toute entière.

Sur le plan spirituel, cette cérémonie représente bien la glorification finale de la personne qui vient finalement devant Dieu, pour retrouver enfin et éternellement sa place auprès de Dieu. Là où les cérémonies initiales de purification représentent la justification et la semaine de purification est une image de la sanctification, nous avons ici une image de l'achèvement final de l'œuvre de purification de Christ. Ces rites longs et compliqués, qui ont pris plus d'une semaine et qui ont coûté pas mal, font bien comprendre que la purification d'une maladie aussi grave que la lèpre n'est pas un détail dans la vie. Symboliquement, donc, ils nous font comprendre à quel prix la victoire sur le péché est mise en place dans nos vies, mais aussi à quel point cette victoire est totale et parfaite, une fois l'œuvre de Christ finalement terminée en nous.

La cérémonie se termine, dans les versets 19 et 20, avec le sacrifice pour le péché et l'holocauste. Le texte ne précise pas laquelle des deux bêtes qui restent doit être utilisée pour quel sacrifice mais d'autres passages nous le montrent. Il y avait deux agneaux et une agnelle ; un des agneaux a été utilisé pour le sacrifice de culpabilité. Lévitique 4.32 précise qu'un sacrifice pour le péché, s'il s'agit d'une brebis, doit être une femelle. C'est donc l'agneau qui servira de sacrifice pour le péché et le dernier agneau servira d'holocauste.

Les derniers sacrifices dans le cas d'une personne pauvre : Lévitique 14.21-31

Même si la personne n'a pas encore eu le droit de regagner sa tente, elle a retrouvé la communion avec les autres et donc le contact avec sa famille. Elle n'est plus dans le cas de quelqu'un qui n'a vraiment rien, comme elle l'était au début de ce processus de purification. De ce fait, c'est à l'ancien lépreux, ou à sa famille, d'apporter le nécessaire pour les derniers sacrifices (verset 10). Mais même en ayant retrouvé sa famille, le lépreux reste peut-être très pauvre, si sa famille n'a pas de quoi se payer les sacrifices ordinaires. Une fois de plus, donc, le symbolisme peut être modifié pour faire face à une réalité qui n'est pas toujours idéale.

Comme d'habitude dans de telles circonstances, ce sont des oiseaux qui remplacent les agneaux pour le sacrifice pour le péché et pour l'holocauste. Seulement, pour le sacrifice de culpabilité, il faut toujours un agneau. Ainsi, toute la cérémonie d'onction sur l'oreille, la main et le pied, d'abord avec le sang et ensuite avec l'huile, ainsi que l'onction finale sur la tête avec l'huile, se fera exactement pareille. Les moyens de la personne peuvent varier, mais la purification sera totale dans les deux cas.

Conclusion sur les rites de purification pour un lépreux : Lévitique 14.32

Le contraste pourrait difficilement être plus grand entre Lévitique chapitres 13 et 14. Dans le chapitre 13, il n'y a pas d'espoir, pas de pitié ; la personne qui a la lèpre est banni du camp car elle est un danger pour les autres à cause de son impureté. La personne ne peut rien faire pour « se racheter » ; personne ne peut rien faire pour elle. L'avenir ne permet pas d'espérer une amélioration non plus. La progression de la maladie aboutira à la mort, la mort d'une personne qui était déjà rejetée de la communauté. On peut plaindre une telle personne, mais on n'ose pas enlever quoi que ce soit de la sévérité de ce qui lui est imposé.

Dans Lévitique 14, c'est la gloire de retrouver la vie, de redevenir pur, de réintégrer la communauté des vivants. Les différentes phases de l'œuvre purificatrice de Christ sont représentées symboliquement dans ces rites de purification de la lèpre d'une façon extraordinaire. C'est la gravité extrême de la maladie en question qui en fait une bonne image du péché. C'est donc cette même gravité qui permet de comprendre toute la beauté de la justification. De même que le lépreux est rejeté de tous, sans espoir et sans ressources, de même le pécheur est coupé de toute la richesse de Dieu. C'est quand on a bien saisi cela qu'on comprend réellement à quel point la grâce est merveilleuse.

Ce qui manque entre ces deux chapitres, forcément, c'est ce que la personne a pu faire pour passer d'un de ces états à l'autre. Et pour cause : elle ne pouvait rien y faire. Si elle était guérie, c'était un don miraculeux de Dieu, immérité et inattendu. De même, la délivrance du péché s'accomplit parce que Dieu a choisi de le faire, parce qu'en Jésus il a tout mis en place pour que cela puisse se faire et parce que, même après avoir fait tout cela, il nous a tendu la main dans notre péché pour nous appeler vers lui.

« Où donc est le sujet de se glorifier ? Il est exclu. Par quelle loi ? Par la loi des œuvres ? Non, mais par la loi de la foi » (Romains 3.27). L'ancien lépreux, purifié de sa maladie, ne risque pas de se prendre pour mieux qu'un autre. Il vivra dans l'émerveillement de la grâce qui lui a permis de retrouver la vie. De même, le pécheur gracié par le sang de Christ doit vivre dans un émerveillement encore plus grande, à la mesure de la grâce infinie qui nous délivre d'une maladie bien plus grave encore que la lèpre.

Quand nous comprenons le sérieux du péché, quand nous comprenons la suffisance de la grâce qui nous en a délivrés, il n'y a plus de place pour l'orgueil. Il y a simplement à se prosterner dans la reconnaissance et l'humilité devant Celui qui nous délivre de notre péché. Cette dépendance totale de la grâce, cette réalisation que notre état devant Dieu est entièrement le résultat de son œuvre et non des nôtres, devait éliminer tout orgueil qui résulterait de comparaisons entre nous. Au lieu de nous prendre pour plus « spirituels » que d'autres, à cause de ce que nous aurions fait, ou compris, ou expérimentés, nous devons être entièrement conscients, à chaque instant, que c'est Dieu qui nous a guéri du péché et que c'est lui qui est en train d'achever cette œuvre de purification en nous.

Cela ne veut pas dire qu'il n'est jamais approprié de reconnaître que telle ou telle personne a besoin d'être encouragée à progresser avec le Seigneur. Seulement, un tel cas devrait susciter en nous une attitude de compassion et non de fierté. Si nous estimons que telle autre personne, rachetée par Christ mais toujours imparfaite, n'avance pas aussi bien que ce que nous pourrions souhaiter, notre réaction devrait être de vouloir l'aider à vivre encore plus cette grâce. De toutes manières, chacun de nous a besoin de cette aide dans un domaine ou un autre de nos vies. C'est la grâce de Dieu qui nous a guéris de la « lèpre » du péché, c'est la grâce de Dieu qui nous soutient et nous aide à progresser tout au long de cette « semaine de purification » et c'est cette même grâce qui achèvera parfaitement et définitivement cette transformation dans la sainteté quand, enfin, nous « rentrerons à la maison ». Si c'est entièrement sa grâce, d'un bout à l'autre, la gloire revient à Dieu et non à nous.

La « lèpre » des maisons : Lévitique 14.33-53

On constate une fois de plus que l'ordre des sections ici ne paraît pas être le plus logique. Il aurait fallu que cette section soit précédée par la section sur les vêtements. Ainsi les rites de purification pour un lépreux auraient pu se trouver immédiatement après la section sur la contamination de la lèpre chez une personne. Cela aurait laissé les sections sur la « lèpre » des objets (vêtements ou maisons) pour la fin. Cela n'a pas été fait, mais ne pose pas de problème particulier pour la compréhension du texte. On constatera toutefois que, selon le verset 34, ceci est un cas de figure qui ne s'appliquera que dans l'avenir. Au moment où ces instructions ont été données, le peuple était encore nomade et vivait dans des tentes. C'est certainement pour cette raison, d'ailleurs, que ceci se trouve à la fin de la section sur la lèpre.

Comme pour la « lèpre » des vêtements (voir les notes sur Lévitique 13.47-59), il s'agit certainement d'une infection d'ordre mycologique, une sorte de moisissure pernicieuse qui ne veut pas s'arrêter. Sur le plan littéral, les instructions ici sont assez simples et claires. Pour des raisons d'hygiène, une telle infection de moisissures ne peut pas être ignorée car, dans une culture comme celle de l'époque, elle finirait par infecter tous les biens de tout le monde.

Sur le plan symbolique, le principe ici est le même que celui qui concerne d'autres infections de ce type : Dieu veut nous

faire comprendre que nous devons nous séparer de tout ce qui rend impur, de peur d'être nous-mêmes infectés à notre tour. L'infection du péché ne peut pas coexister avec la sainteté. Soit on choisit le péché, qui s'étend dans tous les domaines de la vie et de la société, soit on choisit la sainteté en éliminant le péché partout où il se manifeste.

Avec tout ce qui a été dit jusqu'ici sur la lèpre, il n'y a pas besoin de commenter en détail ces versets qui sont, d'ailleurs, assez faciles à comprendre. D'abord, d'après le verset 36, la maison doit être vidée avant l'inspection. Cette provision est utile et pratique. Tout enlever de la maison fait que la personne qui a ce problème ne perdra pas tout. Dieu veut que l'impureté soit enlevée, mais ne veut pas accabler le peuple inutilement. Ensuite, le sacrificateur doit sceller la maison s'il constate effectivement qu'il y a infection. Il attendra une semaine pour voir où l'infection en est.

Si l'infection s'étend, c'est qu'il s'agit réellement de cette plaie de moisissure qu'ils craignaient tant. Dans ce cas, il faut bien enlever tout ce qui en est touché et le reconstruire avec du neuf. Ce qui est enlevé doit être jeté hors du camp dans un lieu impur. Si la moisissure revient malgré tout ce qui a été fait, la maison toute entière est condamnée. Elle doit être complètement détruite.

Dans tout ce processus, il y a forcément un certain nombre de personnes qui doivent entrer dans la maison et y travailler. Le texte précise dans les versets 46 et 47 que ces personnes deviennent effectivement impurs, mais non dans un sens très grave. Surtout, elles ne sont pas considérées comme ayant elle-mêmes l'impureté de la lèpre. Comme la « lèpre des maisons » n'est pas une maladie qu'une personne peut attraper, il s'agit simplement de s'assurer qu'elles ne vont pas porter l'infection ailleurs sur leurs personnes ou leurs vêtements. Il y a donc simplement quelques précautions hygiéniques qui s'imposent (lavage des vêtements, temps d'attente, ou les deux).

Les versets 49 à 53 décrivent la cérémonie de purification pour une maison, dans le cas où on a pu arrêter la contamination. Cette cérémonie est plus ou moins identique à la cérémonie initiale de purification pour un ancien lépreux (dans les versets 2 à 7). Toutefois, il n'y a rien qui correspond à tous les rites supplémentaires qui s'étendent sur une semaine. Il est inutile de multiplier le symbolisme dans le cas d'une maison, car la justification du péché qui est représentée symboliquement par ces rites ne s'applique évidemment pas à une maison. La cérémonie initiale suffira pour marquer le coup de la délivrance pour les personnes qui risquaient de perdre leur maison.

Conclusion sur les différentes formes de la « lèpre » : Lévitique 14.54-57

Les 4 derniers versets du chapitre constituent simplement une sorte de « titre » en conclusion. Ils auraient pu tout aussi bien figurer au début du chapitre 13 pour introduire le sujet de ces deux chapitres. Le fait de les mettre à la fin plutôt qu'au début est simplement une différence de style littéraire entre les écrits de l'époque et notre style moderne et occidental.

Le verset 57 résume bien l'élément le plus important de tout ce qui a été dit au sujet de la lèpre, soit chez les personnes soit chez les objets. Il s'agit avant tout de savoir quand il y a pureté et quand il y a impureté. Dans la vie, comme pour le cas de la lèpre et d'autres infections de ce type, il y a besoin de faire la différence. Toute activité et toute fréquentation n'est pas saine. Un peuple qui est appelé à vivre dans la sainteté a besoin de le savoir.

L'impureté cérémonielle n'est pas la même chose que le péché, mais elle en est une bonne illustration. De même que l'infection de la lèpre (chez les gens) ou de la moisissure (chez les objets) les rend infréquentables (pour les gens) ou inutilisables (pour les objets), à cause du danger qu'ils représentent pour les autres, de même « l'infection » du péché rend une personne infréquentable pour ceux qui choisissent la sainteté, à commencer avec Dieu lui-même. Il est donc absolument impératif pour le peuple de Dieu de savoir distinguer entre ce qui est pur et ce qui est impur, afin de faire l'application en distinguant entre ce qui est saint et ce qui ne l'est pas.

Chapitre 15 : Les impuretés relatives à la sexualité (Lévitique 15)

Lévitique 15 pose problème. Il semble indiquer que tout ce qui a trait à la sexualité est mauvais. De ce fait, il contribue certainement à l'impression générale, chez beaucoup de non-croyants et même chez certains chrétiens, que la Bible s'oppose à la sexualité. Cette impression est fausse, pourtant. La Bible s'oppose effectivement à la sexualité quand elle est vécue dans l'**immoralité**, mais non à la sexualité en général. Au contraire, la Bible indique clairement que c'est Dieu lui-même qui est à l'origine de la sexualité. Le Cantique des cantiques prône même la joie et la beauté de la relation sexuelle. Tant d'autres passages nous montrent que la sexualité, si elle est vécue dans l'amour, la fidélité et la sécurité qu'est le mariage, est une bénédiction de Dieu.

Comprendre Lévitique 15 nous oblige donc à bien comprendre la différence entre l'**impureté** et le **péché**. Toute cette section de Lévitique, du chapitre 11 au chapitre 15, parle de ce qui est pur ou impur et non de ce qui est péché. D'autres passages dans Lévitique, notamment les chapitres 17 à 19, parleront du péché. Ce n'est pas le sujet ici et la différence est importante.

Bien sûr, ce qui rend impur est souvent péché. Toutefois, ce n'est pas toujours le cas. L'impureté dans Lévitique est une **illustration** du péché, une « ombre » de la réalité spirituelle. En tant qu'illustration, l'impureté cérémonielle ne correspond pas toujours à ce qui est effectivement impur sur le plan spirituel. La lèpre, comme nous l'avons vu, rend impur au plus haut degré. Pourtant, sauf dans un cas exceptionnel de lèpre comme châtiment de Dieu, être lépreux ne signifie nullement que la personne est coupable de péché particulier. Toucher un malade rend impur aussi, mais quelqu'un doit bien le faire si on veut s'occuper des malades.

Lévitique 15 va donc nous parler de l'impureté relative à la sexualité mais cela n'indique nullement que toute sexualité est mauvaise. Toute question de ce qui est bon ou mauvais dans la sexualité sera traitée ailleurs. Ici, même les règles de la femme la rend impure pour un temps, mais les règles font partie du cycle naturel chez la femme. Même une femme qui s'abstiendrait de la sexualité toute sa vie en aurait. L'enjeu de Lévitique 15 est donc bien l'impureté cérémonielle et non le péché. L'impureté n'implique pas forcément qu'une chose est mauvaise en soi. Cela nous aide à comprendre ce que dit ce chapitre.

Néanmoins, on peut toujours se demander pourquoi la sexualité produit de l'impureté cérémonielle. En tant qu'ombre d'une réalité spirituelle, l'impureté se base souvent sur ce qui pose des risques sur le plan hygiénique, afin d'illustrer le risque de ce qui peut nous rendre « malade » dans la relation avec Dieu. La sexualité peut effectivement, dans certains cas, être source de risque sur le plan de la santé. Mais ce n'est pas du tout le cas général. Les rapports sexuels, dans le cadre d'un mariage où chaque partenaire est fidèle, ne posent pour ainsi dire aucun risque sur le plan sanitaire. Pourtant, d'après ce texte, il semble très clair que les rapports sexuels, dans quelque cadre que ce soit, rendent impur pour un temps. Comment comprendre cela ?

Je vois au moins trois raisons pour cela :

La première est les risques pour la santé, même s'ils semblent minimes dans le cadre ordinaire que la Bible reconnaît pour la relation sexuelle. Dans une société où les connaissances biologiques et médicales étaient extrêmement rudimentaire, il n'était pas toujours évident de savoir d'où pouvaient venir certaines maladies qui semblaient être liées à la sexualité (et qui, effectivement, le sont). Il se peut bien aussi que, dans les conditions sanitaires de l'époque, il y avait plus d'inflammations des organes génitaux que de nos jours, ce qui pouvait facilement conduire à une inflammation après les rapports avec son partenaire, même s'il y avait une fidélité parfaite dans le couple. En plus, comme l'infidélité dans le couple existe, il y a – et il y a toujours eu – des personnes qui vont attraper une maladie sexuellement transmise tout en étant parfaitement innocent, parce que leur conjoint ne l'avait pas été. Pourtant, cela ne se saurait pas toujours.

Pour toutes ces raisons, il y a de fortes chances que dans la culture de l'époque, on voyait la sexualité comme un domaine de la vie qui était normale et même saint mais qui, tout de même, comportait un certain risque sur le plan de la santé. En vue de cela, elle pouvait effectivement illustrer, par ses risques sanitaires, le principe du risque qui découle sur le plan spirituel de certains comportements mauvais. Cette illustration serait d'autant plus efficace que le risque dans la sexualité, en ce qui concerne la santé physique, est fortement accrue quand la sexualité est vécue dans l'immoralité.

Mais ce n'est peut-être pas la seule raison pour laquelle la loi entoure la sexualité de cette impureté cérémonielle. Pour les comprendre, il faut se rappeler ce qui résulte de l'impureté cérémonielle. Une personne qui est impure (même quand il s'agit d'une impureté plus ou moins mineure, qui ne dure pas longtemps et qui ne nécessite aucun rite particulier pour redevenir pur, comme avec certains aspects de la sexualité) est coupée de la société pour certaines choses et, surtout, coupée de la participation dans les aspects publics du culte de Dieu. Sans qu'une telle personne soit « infréquentable » (comme le cas d'un lépreux, par exemple), son impureté la coupe tout de même de certaines relations avec d'autres.

Cela n'est pas toujours mauvais. La vie sexuelle est bonne en soi (à condition, bien entendu, d'être vécue dans les normes que Dieu nous enseigne), mais elle reste tout de même foncièrement privée. L'impureté aura donc comme résultat de protéger cet aspect privé. « Fais ta joie de la femme de ta jeunesse » nous dit Proverbes 5.18 ; mais tous les aspects intimes de cette joie ne regardent personne d'autre et doivent être vécus loin des regards des autres. La banalisation actuelle de la sexualité fait qu'on en parle et même qu'on pratique certains aspects de cette relation en publique, d'une manière qui n'est pas du tout normale. Comme on ne montre pas en public ce qui rend impur, dans la mentalité lévitique, la provision ici protège l'intimité conjugale d'un secret qui est tout à fait approprié.

L'impureté qui résulte de la sexualité fait aussi qu'on ne peut pas participer aux sacrifices ou autres formes d'adoration publique tout de suite après avoir vécue une relation sexuelle. Ce n'est pas un mal. La sexualité n'est pas mauvaise et l'adoration de Dieu ne l'est pas non plus, mais les deux relations demandent, pour être bien vécues, plus ou moins toute l'attention. Ce sont, normalement, les deux relations les plus intenses et les plus personnelles qu'un être humain peut connaître. Dans les deux relations, vivre l'intimité à ce niveau nécessite, me semble-t-il, de laisser d'autres choses de côté pour un temps. C'est dans ce sens que Paul donne comme seul cas normal de s'abstenir de la relation sexuelle dans le couple le fait de se consacrer tout particulièrement pour un temps à la prière (1 Corinthiens 7.5).

Ceci ne veut pas dire que nos vies doivent être compartimentées entre ce qui est « sacré » et ce qui ne l'est pas. La vie « spirituelle » continue même dans les moments les plus intimes de la relation conjugal, ainsi que dans toutes les autres préoccupations valables mais contraignantes de la chair. Toutefois, il est effectivement approprié de se donner un temps d'adaptation pour se préparer aux aspects publics du culte, si on veut vivre une vraie intimité avec Dieu et non seulement une « activité religieuse ». L'impureté mineure et passagère qui s'attache à la relation sexuelle a comme résultat de donner à chacun ce temps d'adaptation. Cela encourage à un sérieux dans la relation avec Dieu qui, malheureusement, manque trop souvent de nos jours.

On peut donc résumer le principe de ce chapitre en disant qu'il n'enseigne nullement que toute sexualité est mauvaise mais qu'il entoure la sexualité qui en protège l'aspect privé, tout en obligeant chacun à se préparer à une vraie intimité avec Dieu dans le culte. Au passage, il relève aussi le risque sanitaire lié à la sexualité, surtout une sexualité vécue en dehors du cadre du mariage.

L'impureté sexuel chez les hommes : Lévitique 15.1-18

Tout le début de ce texte (jusqu'au verset 15) traite de l'impureté qui résulte d'une maladie. Le texte ne précise jamais l'origine de cette maladie. Il se limite à parler de « l'écoulement » en laissant bien sous-entendu par le contexte (même si le texte original ne le dit jamais explicitement) que cet écoulement vient des organes sexuels. Toutefois, une telle maladie est presque certainement transmise sexuellement (il s'agit vraisemblablement ici de la blennorragie) et, de ce fait, a tout à fait sa place dans ce chapitre qui traite de la sexualité.

Même dans le contexte sanitaire de l'époque, il y a relativement peu de chances d'attraper une maladie vénérienne sans qu'il y ait immoralité chez au moins un des partenaires. Toutefois, comme nous l'avons dit, le texte ne relève pas du tout le péché qu'il a pu y avoir dans ce comportement puisque ce n'est pas le sujet ici. Il se peut bien qu'il y ait eu immoralité mais que, par la suite, il y a eu repentance. Pourtant, même s'il y a repentance et que tout est réglé en ce qui concerne le péché, il peut y avoir des conséquences fâcheuses qui résultent du péché et qui ne sont pas du tout réglées par la repentance. L'homme qui attrape une maladie sexuelle aura à offrir des sacrifices après sa guérison ; ce qu'il aurait fait pour régler le péché qui a été à l'origine de la maladie ne le dispensera pas du tout de cette nécessité.

Le texte indique non seulement que les écoulements malades rendent impurs mais aussi que les objets et les personnes qui entreront en contact avec le malade deviennent aussi impurs. Tout cela n'a absolument rien d'étonnant dans le contexte de la loi lévitique. On notera toutefois que l'impureté d'une personne qui entre en contact soit avec le

malade soit avec un objet qui est devenu impur par lui ne durera que le restant de la journée. Il ne s'agit donc pas du tout de communiquer la même impureté par le contact.

Les rites de purification suite à la guérison d'une telle maladie (versets 13 à 15) sont assez similaires à d'autres rites de purification dans des circonstances semblables. D'abord l'homme guéri se lave et lave ses vêtements. Ensuite il y a un temps d'attente de sept jours (qui permet, entre autres, de vérifier qu'il a bien guéri) et, finalement, il y a des sacrifices à offrir. Comme lors des sacrifices initiaux après la lèpre, le sacrifice pour le péché et l'holocauste sont tous deux des oiseaux, ce qui dans des circonstances ordinaires est prévu uniquement pour des personnes pauvres.

Les versets 16 à 18 parlent de l'impureté suite à une « émission séminale ». Le texte ne précise pas le contexte de cette émission et, de ce fait, traite de tous les cas de figure où une telle émission a lieu. Cela inclut forcément des cas d'immoralité mais aussi la sexualité la plus normale. Comme le texte n'implique nullement que de telles émissions constituent nécessairement un comportement pécheur, l'impureté qui en résulte est le moins « grave » de tout ce qui est décrit dans ce chapitre. Elle dure le moins de temps et il n'y a aucun rite ou sacrifice qui doit se faire ensuite, si ce n'est le fait de se laver. S'il y a un péché, bien sûr, on est dans un cas bien plus grave, mais ce n'est pas du tout le sujet ici.

Il peut sembler étonnant qu'une émission séminale – une fonction tout à fait normale chez l'homme – soit rapprochée d'une maladie par le fait que les deux rendent impur, même si le degré d'impureté n'est pas du même ordre, mais c'est ce que la loi fait de tout ce qui a trait à la sexualité. Les règles de la femme, qui constituent aussi une fonction tout à fait normale, rendent impur aussi (versets 19 à 25). Il est inutile de revenir sur les raisons pour cela, déjà développées en introduction à ce chapitre, mais on notera toutefois que, puisque l'homme devient impur pour le restant de la journée, un homme qui aura souvent des émissions séminales sera pratiquement toujours impur, même si l'impureté n'est pas « grave ». Ce n'est peut-être pas pour rien qu'un sacrificateur n'entre pleinement dans ses fonctions qu'à l'âge de 30 ans (Nombres 4.3), quand l'activité sexuelle de sa jeunesse aura ralenti dans une certaine mesure.

Le verset 18 dit très explicitement que, dans le cas des rapports sexuels, ce sont les deux partenaires qui sont impurs jusqu'au soir. Ce verset concerne donc les femmes aussi bien que les hommes et de ce fait il entre dans le sujet suivant, les impuretés relatives à la sexualité chez la femme. Sa place est bien ici dans la section qui concerne les hommes mais, en même temps, il fait « charnière » pour ouvrir le sujet suivant.

L'impureté sexuelle chez la femme : Lévitique 15.19-31

L'impureté sexuelle chez la femme est impliquée déjà dans le verset 18, dans le cas des rapports sexuels, mais le texte traite explicitement de deux autres cas d'impureté chez la femme. La première, qui concerne tout simplement ses règles, est traitée dans les versets 19 à 25. Cette impureté durera sept jours – un peu plus longtemps, normalement, que les règles elles-mêmes, le temps de s'assurer que c'est bien fini – et ne nécessite pas de rite ou sacrifice particulier à la fin.

Les versets 20 à 23 traitent de la contamination des objets et des personnes qui entreront en contact avec la femme pendant ce temps. La possibilité de contamination est plus limitée que dans le cas d'un malade. Ce n'est que les lits ou chaises sur lesquelles elle sera couchée ou assises qui deviennent impurs et ce n'est que les personnes qui touchent ces objets qui deviennent impurs. Le simple fait de toucher la femme pendant ses règles ne rend pas impur.

Le verset 24 dit qu'un homme qui a des rapports sexuels avec elle pendant ce temps sera impur sept jours. Ceci revient à dire qu'il partage l'impureté de la femme. Notons que Lévitique 18.19 interdit de tels rapports. Notre texte ici, pourtant, ne relève que l'impureté qui en résulte. Cela montre bien que nous ne pouvons pas déduire quoi que ce soit sur le plan moral des indications ici. Lévitique 15 ne condamne rien et n'approuve rien ; sa silence ne nous permet pas de tirer des conclusions. Il explique uniquement les impuretés qui résultent de différents aspects de la sexualité.

Ce qui n'est pas expliqué ici est la raison pour laquelle l'indisposition menstruelle de la femme provoque cette impureté. Ces raisons sont à trouver certainement dans les conditions sanitaires de l'époque, du moins en partie. En plus, les règles sont souvent un temps difficile pour certaines femmes. Elles peuvent être accompagnées de troubles émotifs et même physiques. L'impureté cérémonielle a donc le double résultat de limiter ce qui peut être sali, sur le plan sanitaire, ainsi que de donner à la femme un temps où on la laisse tranquille.

Les versets 25 à 30 traitent de l'impureté qui vient des pertes de sang anormales. Il peut s'agir, soit d'une perte de sang

en-dehors de la période normale des règles, soit des règles qui se prolongent anormalement. Dans un cas comme dans l'autre, il y a un problème. Le problème est d'ordre médical, bien entendu, plutôt que spirituel. Toutefois, comme tant d'autres désordres de la santé, il est une illustration du dysfonctionnement spirituel qui rend impur sur le plan spirituel.

Les conditions de l'impureté sont les mêmes que pour la période menstruelle, sauf qu'elles s'appliquent tout le temps que durera la perte de sang et non pour une période déterminée à l'avance (sept jours) comme lors des règles. Toutefois, n'étant pas une impureté « normale », il y a des rites de purification suite à la guérison, décrites dans les versets 28 à 30. Ces rites sont identiques à celles décrites dans la première partie du chapitre, pour un homme qui a été guéri d'une maladie qui produit une impureté cérémonielle.

On notera qu'il y a une certaine symétrie dans ce chapitre : l'homme et la femme ont tous deux des impuretés « normales », liées aux fonctions biologiques ; la personne redevient pure après un temps, sans rite particulier. L'homme et la femme peuvent avoir aussi tous deux des impuretés qui résultent d'une condition anormale ; dans ce cas il y a des rites qui accompagnent la purification.

Conclusion sur l'impureté relative à la sexualité : Lévitique 15.31-33

Les derniers versets du chapitre résument bien ce qui a été traité dans le chapitre, surtout les versets 32 et 33. Le verset 31 est intéressant, pourtant, dans le lien qu'il fait entre l'impureté relative à la sexualité et le culte. Les autres textes dans Lévitique qui traitent de l'impureté ne font pas ce lien explicitement, bien que l'impureté dont il est question soit parfois bien plus importante.

On peut penser que la raison pour ce lien réside justement dans le fait que la sexualité est une fonction normale chez l'être humain. Il n'y a pas de tentation particulière de faire entrer un lépreux dans le Temple, par exemple, ou d'y manger un animal impur. Bien sûr, cela constituerait un problème important, mais le risque est minime justement parce que l'impureté est assez évidente. Comme la sexualité est une fonction normale, liée même à des désirs très forts, on pourrait être facilement tenté de ne pas prendre au sérieux l'impureté qui en résulte.

Ce verset 31 confirme donc qu'une des raisons pour l'impureté cérémonielle qui s'attache à la sexualité, comme cela a été dit en introduction à ce chapitre, est la nécessité de séparer la relation sexuelle, aussi normale soit-elle, du culte. Les deux relations – avec son conjoint et avec Dieu – nécessitent une consécration tout à fait particulière, en vue de vivre une véritable intimité dans les deux. La banalisation de l'une ou l'autre va provoquer des problèmes relationnelles ou spirituelles. Entourer la sexualité d'une impureté cérémonielle a donc l'effet de séparer la relation sexuelle du culte, ce qui va non seulement protéger le culte de Dieu de l'immoralité sexuelle qui a marquée tant de cultes païens mais, aussi, de permettre à chacun de vivre les deux relations, avec Dieu et avec son conjoint, dans les meilleures conditions.

Chapitre 16 : Le jour des expiations (Lévitique 16)

On n'entre pas n'importe comment dans le lieu très saint : Lévitique 16.1-2

Il n'est pas facile, comme cela avait été relevé, de dire avec précision quelle était l'infraction de Nadab et d'Abihou, au début de Lévitique 10. Il est clair qu'ils ont apporté du feu étranger dans le culte de Dieu mais d'autres aspects des circonstances sont moins clairs. Ici, Lévitique chapitre 16 commence en faisant un lien assez fort et explicite avec cet incident (versets 1 et 2). Ces versets ne relèvent pas le feu étranger dont il était clairement question dans Lévitique 10 mais, en revanche, parlent du fait que ces deux sacrificateurs s'étaient « présentés devant l'Éternel » (verset 1). Sont-ils entrés dans le lieu très saint ? Avaient-ils l'intention de le faire ? Le texte ne le dit pas explicitement mais en tout cas Lévitique 16 va expliquer quand et comment quelqu'un **peut** y entrer. Les conditions seront **extrêmement** limitatives.

Cela nous oblige à comprendre Lévitique 16 d'une autre manière que celle qui est souvent mise en avant. Loin d'expliquer comment l'homme peut s'approcher de Dieu, comme ce chapitre est parfois intitulé, il constitue un avertissement solennel comme quoi l'homme ne peut **pas** s'approcher de Dieu. Le jour des expiations est une exception à cette interdiction, exception qui relève des exigences du symbolisme lévitique. En tant qu'exception, il ne modifie en rien le principe de base : le lieu très saint (qui symbolise la présence de Dieu) est fermé ; l'homme ne peut pas y entrer.

Cela a une implication d'une importance absolument fondamentale. Le culte décrit dans la loi de Moïse est une religion que Dieu lui-même a mis en place. Il ne s'agit nullement d'une religion païenne. Pourtant, **cette religion ne permet pas à l'homme de s'approcher de Dieu !** C'est là le commentaire qu'Hébreux 10 fait très clairement sur les rites lévitiques en général et le jour des expiations en particulier (les sacrifices dont il est question dans Hébreux 10.4 sont les sacrifices du jour des expiations).

Le lieu très saint symbolise clairement la présence même de Dieu. On s'attendrait donc à ce que tout le culte lévitique présente les rites et conditions qui permettraient à l'homme d'y entrer. Au lieu de cela, on découvre que ce lieu est fermé. Seul **un** homme y entre (le souverain sacrificateur) et cela, seulement **un** jour dans l'année. Même cela se fait dans des conditions qui font qu'il ne peut pas du tout « en profiter ».

L'enseignement de Lévitique 16 est donc parmi les plus importants de l'Ancien Testament : même si l'homme accomplissait parfaitement le culte que Dieu lui-même avait mis en place (ce qui n'a jamais été fait dans l'histoire d'Israël), cela ne permettrait pas pour autant d'entrer pleinement en relation avec Dieu. Ce culte est donc effectivement ce qu'en dit le Nouveau Testament : une image des réalités spirituelles et non un moyen efficace pour que l'homme soit réconcilié avec Dieu. En tant qu'image il a une grande utilité, même pour les croyants du Nouveau Testament qui, pourtant, ne le pratiquent plus (on pourrait presque dire : **surtout** pour les croyants du Nouveau Testament, puisqu'ils peuvent mieux comprendre les réalités spirituelles dont ces rites sont des illustrations), mais ce n'est pas ce culte qui peut être la source de salut pour l'homme. S'il y a un vrai salut, il doit venir d'une autre source que les rites lévitiques.

Ce sera aux prophètes, des siècles plus tard, de relever de plus en plus explicitement ce principe. David (Psaumes 40 et 110), Ésaïe (chapitre 53), Jérémie (chapitre 31) et Ézéchiél (chapitres 36 et 37), parmi d'autres prophètes, montreront comme Dieu va envoyer le « Serviteur de l'Éternel » qui mettra en place une « nouvelle alliance » qui transformera le peuple de Dieu sur le plan spirituel. Leurs enseignements s'étendront sur des siècles et ne s'accompliront que lors de la venue de Jésus, le Messie tant attendu. Mais la nécessité de Jésus se trouve déjà ici dans Lévitique 16 : l'accès à Dieu est fermé. La religion juive, même si elle est vécue dans la plus grande fidélité imaginable, n'ouvre pas le chemin vers Dieu.

Les préparatifs du souverain sacrificateur : Lévitique 16.3-5

Ces versets semblent définir les conditions qui permettent au souverain sacrificateur d'entrer dans le lieu très saint. Toutefois, il y a une condition très importante qui n'est mentionnée que plus tard dans le chapitre : même en suivant ces principes, le souverain sacrificateur n'entre pas dans le saint des saints quand il veut. Les versets 29 à 31 préciseront que c'est une chose qui se fait une fois par an à un moment fixe. Ceci confirme que le but de ce chapitre n'est pas de montrer comment entrer dans le lieu très saint mais plutôt de montrer qu'à une exception près, le lieu très saint est fermé à tout le monde. Même le souverain sacrificateur ne peut pas y aller quand il le veut.

L'habillement du souverain sacrificateur dans le verset 4 est intéressant. Un sacrificateur ordinaire avait une tunique de lin et des caleçons de lin (voir Exode 28.39, 40 et 42). Le souverain sacrificateur, pourtant, avait des vêtements tout à fait particuliers « pour marquer son rang et sa dignité » (Exode 28.2). Ces vêtements sont décrits en détail dans Exode 28. Mais pour le jour des expiations, Aaron ne met pas ses vêtements de souverain sacrificateur. Pourtant, même si les vêtements qu'il va porter ressemblent sur certains points à ceux des sacrificateurs ordinaires, ce ne sont pas les mêmes. D'abord, l'écharpe que porte Aaron ici comme ceinture est une simple écharpe de lin tandis que l'écharpe pour les sacrificateurs ordinaires était de couleur. Ensuite, Aaron porte ici un turban tandis que les sacrificateurs ordinaires n'avaient pas de turbans mais plutôt des tiares (Exode 28.40). Il ne s'agit pourtant pas du turban ordinaire d'Aaron puisque celui-ci ne porte aucune décoration.

En fait, il est entièrement habillé de blanc, d'une façon tout à fait exceptionnelle. En plus, la fin du verset 4 précise qu'il doit se laver entièrement. Normalement, un sacrificateur se lave les mains et les pieds avant d'entrer dans le tabernacle ou de s'approcher de l'autel des holocaustes (Exode 30.18-21). Se laver entièrement, plus le fait de porter des vêtements entièrement blancs, est une image claire de la pureté. Évidemment, tout cela ne change rien dans la réalité, mais le symbolisme est important dans cette cérémonie qui, de tout le culte lévitique, préfigure le plus précisément l'œuvre de Christ, œuvre que Christ a pu accomplir uniquement parce qu'il était totalement sans péché.

Il se muni aussi de bêtes pour les sacrifices, aussi bien pour lui-même que pour la communauté. Ici encore, on voit la limite du culte lévitique. D'abord, Christ n'a pas été obligé d'offrir un sacrifice pour lui-même, ce qui fait de lui un souverain sacrificateur bien supérieur à tout ce qu'un culte strictement humain peut faire. Ensuite, Christ n'a pas pris d'animaux pour les sacrifier. Il s'est donné lui-même, ce qui montre un degré de consécration pour l'accomplissement de sa tâche qui n'est jamais demandée des sacrificateurs lévitiques.

Les sacrifices pour le péché : Lévitique 16.6-15

Il n'est pas facile de comprendre la structure du texte ici. Il est question aussi bien au verset 6 qu'aux versets 11 à 14 du sacrifice pour Aaron lui-même. De même, il est question au verset 9 et de nouveau au verset 14 d'offrir le sacrifice pour le peuple. Pourtant il est évident que chaque sacrifice ne se fait qu'une fois. Deux explications sont proposées pour cette structure :

D'abord, il serait tout à fait dans le style des textes de la loi de couvrir la même matière deux fois en donnant des précisions différentes. Nous aurions donc aux versets 6 à 10 la présentation du sacrifice pour le péché d'Aaron lui-même, suivi de celui pour le peuple et, aux versets 11 à 15, le même sujet vu sous un autre angle. Ceci serait d'ailleurs dans le style typique des écrits hébraïques, qui ont tendance à décrire les aspects les moins importants d'une situation d'abord, pour revenir par la suite et décrire la partie qui est vraiment importante. (C'est dans les versets 12 à 14 pour son propre sacrifice, et le verset 15 pour celui du peuple, que le sang est porté dans le lieu très saint.)

Ensuite, il est également possible que les versets 6 à 10 décrivent uniquement des préparations pour les sacrifices (on remarquera que les versets 6 et 9 parlent uniquement d'offrir les sacrifices tandis que les versets 11 et 15 précisent qu'il faut les égorger ; il se peut que les sacrifices aient été « offerts » à Dieu en quelque sorte avant d'être sacrifiés). Les versets 11 à 15 seraient donc la description des sacrifices eux-mêmes. Il est difficile de trancher entre ces deux façons de comprendre le texte mais cela n'a pas beaucoup d'importance. On voit bien ce qui doit se faire.

Le sacrifice pour le péché pour le peuple, décrit dans les versets 7 à 10, le verset 15 et les versets 20 à 22, est particulier. Il faut deux boucs, mais seulement un est mis à mort, sacrifié comme tout autre sacrifice pour le péché. Le deuxième bouc restera en vie et sera relâché dans le désert (on l'a appelé normalement le bouc émissaire, bien que le sens du mot hébraïque soit discuté). Symboliquement, l'un représente le prix qui est payé pour le péché tandis que l'autre représente les péchés qui sont éloignés de nous. Ce même principe est utilisé dans le sacrifice pour la guérison d'un lépreux (Lévitique 14.4-7). Il semble que dans le verset 7 à 10 il n'y ait que le choix entre les deux boucs. C'est au verset 15 qu'un bouc est tué et aux versets 20 à 22 que le deuxième bouc est renvoyé.

C'est dans le verset 12 à 15 que le souverain sacrificateur entre dans le lieu très saint. Il convient de bien prendre note des conditions de ce passage « dans la présence de Dieu ». Surtout, il est longuement question, dans les versets 12 et 13, du brasier et du parfum qui y est brûlé.

Le feu pour le brasier vient de l'autel « devant l'Éternel », c'est-à-dire, l'autel des parfums situé juste devant le voile. Ce parfum sera donc brûlé dans le même feu que n'importe quel autre parfum. Le souverain sacrificateur ne met pas immédiatement le parfum dessus. Cela ne se fait qu'au moment où il entre dans le lieu très saint. Notons que deux pleines poignées de parfum est une **grande** quantité. Rappelons-nous également que le lieu très saint est une petite pièce fermée, sans porte ni fenêtre. Il n'y a donc que très peu de lumière et très peu d'aération.

Quand Aaron entre dans cette pièce il doit immédiatement mettre tout ce parfum sur le feu. Cela va produire un nuage de fumée qui cachera plus ou moins l'arche de l'alliance (c'est le sens du verset 13). Accessoirement, cela va aussi rendre l'air plus ou moins irrespirable et encouragera fortement le souverain sacrificateur à faire ce qu'il doit faire et repartir aussitôt. On peut même se demander si certains souverains sacrificateurs n'ont pas pris l'habitude de retenir leur respiration tout le temps de leur passage dans le lieu très saint, tant il serait difficile d'y respirer dans ces conditions.

Même le souverain sacrificateur, même le jour des expiations, ne peut donc pas « profiter » de cette occasion d'entrer dans le lieu très saint. Le commentaire d'Hébreux 9.8-9 est tout à fait exacte : l'accès au lieu très saint n'est pas ouvert par les sacrifices lévitiques. Le jour des expiations rappelle la sainteté de Dieu ainsi que le péché de l'homme qui le sépare forcément de ce Dieu saint (Hébreux 10.3) et préfigure symboliquement le sacrifice de Christ qui changera cette situation réellement. Mais les sacrifices du jour des expiations ne permettent **pas** à l'homme de se rapprocher de Dieu.

Au verset 14 il est précisé que le sang est aspergé sept fois devant le propitiatoire. Le propitiatoire est la sorte de « couvercle » de l'arche de l'alliance. Ce n'est pas l'arche elle-même mais ce n'est pas réellement un autre élément du mobilier non plus. Ceci n'est pas un simple « détail » du jour des expiations, mais l'élément-clé. Puisque le sang de ce sacrifice pour le péché est porté jusqu'à Dieu lui-même (symboliquement, bien sûr), il représente un sacrifice qui est réellement acceptable à Dieu.

Nous avons donc ici un principe qui semble presque contradictoire. Pourtant, il constitue un des enseignements les plus précieux de tous les rites lévitiques. D'une part, le jour des expiations montre clairement que cette religion n'ouvre pas, en elle-même, le chemin vers Dieu. D'autre part, ces sacrifices symbolisent tout aussi clairement une expiation réellement suffisante, acceptable par Dieu lui-même. Le sacrifice suffisant n'est pas ici, mais il existe. Le jour des expiations est donc une promesse, mise en place par décret divin. Rien dans tous les rites lévitiques ne nous montre quelle est la nature de ce sacrifice réellement acceptable par Dieu, mais il doit venir et il n'est pas contenu dans ces rites eux-mêmes.

Bien sûr, la suite de la Bible – les prophètes, les évangiles, l'épître aux Hébreux – nous montre que ce sacrifice était Jésus. Dans le fond, la logique est parfaitement évidente : le seul sacrifice acceptable par un Dieu infiniment grand et infiniment saint sera forcément d'une valeur infinie. Un tel sacrifice ne peut donc venir que de Dieu lui-même.

Le paragraphe se termine, au verset 15, avec le sacrifice pour le péché pour le peuple. Au lieu de répéter tous les détails (ce qui aurait été tout à fait dans le style « lévitique »), le texte se contente de dire que ce sacrifice se fait de la même manière que celui pour Aaron. Il va donc entrer deux fois dans le lieu très saint, chaque fois avec le brasier et le parfum, à quelques minutes d'intervalle. L'effet sera certainement encore plus fort la deuxième fois, puisqu'il y restera une grande partie du nuage de fumée de la première fois.

L'expiation pour le sanctuaire : Lévitique 16.16-19

Les sacrifices pour le péché sont offerts pour Aaron (et sa famille) et pour le peuple. Pourtant, par ces sacrifices l'expiation est faite également pour le lieu très saint (début du verset 16), pour le tabernacle (fin du verset 16) et pour l'autel des parfums (versets 18 et 19). On notera qu'il faut une aspersion particulière pour l'autel des parfums (versets 18 et 19), alors que l'aspersion de sang faite sur le propitiatoire suffit pour l'expiation aussi bien du lieu très saint que de l'ensemble du tabernacle. Cela confirme la sainteté particulière de cet autel qui est considéré comme faisant partie du lieu très saint tout en se situant dans le lieu saint. Cette aspersion se fait de la même manière que pour le propitiatoire, sauf qu'il n'y a pas le brasier avec tout le parfum. Comme l'autel est juste devant le voile, il n'est pas nécessaire de masquer l'arche de l'alliance quand l'aspersion est faite sur l'autel.

Il est très intéressant de réfléchir sur la signification de cette expiation pour les installations du culte qui est, selon le verset 16, le but principal de ce qui est fait ici. Pourtant, aucun péché n'est commis par ces objets, qui représentent (de

manières diverses) la présence de Dieu et donc, par extension, sa sainteté. Il y a une contradiction apparente dans le fait que le Dieu trois fois saint « habite parmi son peuple » (de façon symbolique du moins) tandis que ce peuple est pécheur. C'est le jour des expiations qui résout ce problème : symboliquement, il représente le sacrifice de Christ qui paye le prix du péché et permet donc cette communion entre Dieu et les hommes.

Ceci nous fait voir très clairement un principe qui revient assez régulièrement dans la loi : il n'y a pas que le péché qui rend impur ; le **contact** avec le péché le fait également. Cette notion est largement absente dans la pensée d'aujourd'hui. Avec l'accent actuel sur le comportement individuel, on se permet facilement la fréquentation des gens plus que douteux en pensant qu'il n'y a pas de problème du moment qu'on s'abstient soi-même de faire les mêmes choses. Ce contact avec les pécheurs est tout à fait nécessaire dans certains contextes (comment Jésus aurait-il pu payer le prix du péché s'il n'avait pas accepté de fréquenter de si près les pécheurs, en devenant lui-même un homme ?) mais il souille tout de même. On retiendra la réaction d'Ésaïe devant la sainteté de Dieu dans Ésaïe 6.5 : il est catastrophé non seulement par son propre péché mais aussi par le fait de vivre au milieu d'un peuple pécheur.

Le verset 17 interdit à quiconque d'être présent dans le Tabernacle pendant ce temps. Si le but du jour des expiations était de montrer comment le peuple peut s'approcher de Dieu, il faudrait qu'un maximum de gens puissent être présents pour symboliser au mieux ce principe. Mais l'interdiction de la présence de tout le monde sauf le souverain sacrificateur (qui, évidemment, doit être présent) montre que le peuple n'est pas réconcilié avec Dieu par ces rites.

Le jour des expiations est avant tout l'expiation pour **Dieu**, symbolisé par les éléments qui représentent sa présence au milieu des Israélites. Il préfigure le sacrifice du Christ, mais il le fait davantage dans le sens de montrer comment un Dieu saint peut accepter la communion avec un peuple pécheur que par le fait de représenter précisément la transformation du cœur pécheur. Expiation est effectivement faite pour le peuple (comme il est dit dans la fin du verset) mais l'expiation est surtout faite pour le lieu très saint. Les symboles de la présence de Dieu sont « purifiées » du contact avec le peuple pécheur.

Si les gens étaient présents pendant ces rites, l'expiation serait en quelque sorte annulée immédiatement. Bien sûr, vu les limites du symbolisme et l'impossibilité de représenter fidèlement par des actes concrets les réalités spirituelles sous-jacentes, cette expiation ne va pas loin. Non seulement le souverain sacrificateur (qui est aussi pécheur) est présent, mais en plus le tabernacle sera de nouveau fréquenté par les pécheurs presque tout de suite à la fin des cérémonies. Mais le principe est là, symboliquement, tout de même : le péché de l'homme pose un vrai problème pour le contact avec un Dieu saint.

Conclusion des sacrifices du jour des expiations : Lévitique 16.20-28

Le bouc offert en sacrifice pour le péché montre un aspect du pardon. Dans les versets 20 à 22, le bouc émissaire envoyé au désert en montre un autre. Le terme « bouc émissaire » est venu à avoir une connotation très négative, pour quelqu'un qui est rendu responsable d'une faute afin de protéger les vrais coupables, mais le symbolisme ici est très précieux. Ce bouc n'est **pas** « puni » de quelque manière que ce soit ; il est renvoyé libre, « emportant » symboliquement les fautes du peuple. Le premier bouc symbolise le prix qui est payé pour acheter notre pardon, tandis que le second symbolise le résultat : « Autant l'orient est éloigné de l'occident, autant il éloigne de nous nos offenses » (Psaume 103.12). Les deux préfigurent, chacun à sa façon, un aspect de l'œuvre de Christ.

Les versets 23 à 25 décrivent les holocaustes. Il est important de se rappeler ce qui a été dit dans la première section sur le symbolisme de chaque type de sacrifice. L'holocauste ne représente nullement le prix qui est payé pour notre péché ; il symbolise plutôt notre consécration entière à Dieu. C'est pourquoi l'holocauste vient après le sacrifice pour le péché : l'homme ne peut pas se donner à Dieu tant que le prix du péché n'est pas payé.

C'est à cause de la nature différente de ces deux types de sacrifice qu'Aaron change de vêtements avant d'offrir l'holocauste. D'une façon subtile mais importante, le souverain sacrificateur change de rôle ici. On le voit très clairement à la lumière du Nouveau Testament. Pour ces sacrifices où le sang est offert directement à Dieu (symboliquement, bien entendu, par le fait de le porter dans le lieu très saint) il préfigure très précisément l'œuvre de Christ. Mais pour la suite des cérémonies, même en ce jour spécial, il revient dans le rôle normal du sacrificateur. (L'holocauste n'aura rien de particulier par rapport à d'autres holocaustes.) Il symbolise donc ce changement de rôle en quittant les vêtements blancs qu'il porte et en remettant ses vêtements habituels de souverain sacrificateur.

Il est précisé dans le verset 24 qu'en faisant ceci le souverain sacrificateur « fera l'expiation pour lui et pour le peuple ». Pourtant, l'holocauste ne symbolise pas le prix qui est payé pour le péché. Notons toutefois qu'il serait tout à fait possible de comprendre ces derniers mots comme une référence à l'ensemble des rites du jour des expiations. Ceci serait donc une sorte de « résumé » à la fin et non une référence uniquement aux holocaustes. Pour plus de détails sur ce sujet, voir les explications sur le texte de Lévitique 1.4.

Après les sacrifices, il y a quelques consignes à respecter. D'abord, dans le verset 26 il est dit que celui qui chasse le bouc émissaire doit se laver. Ceci doit se faire à cause du contact avec cet animal qui, symboliquement, porte les péchés du peuple. Il est néanmoins précisé explicitement qu'après s'être lavé le corps et les vêtements il pourra rentrer dans le camp. Il ne devient pas impur, même pas « jusqu'au soir ».

Le verset 27 dit que ce qui reste des sacrifices pour le péché est brûlé hors du camp. Ceci est conforme aux instructions de Lévitique 4.11-12, 4.21 et 6.23. Normalement, la viande qui reste d'un sacrifice pour le péché est mangée par les sacrificateurs. Toutefois, quand c'est un sacrifice dont le sang est porté dans le Tabernacle (le plus souvent pour être aspergé uniquement sur l'autel des parfums ; le faire à l'intérieur du lieu très saint est doublement exceptionnel et limité à cette seule cérémonie), l'ensemble de l'animal est brûlé hors du camp. C'est parce que la mort de Jésus est préfigurée précisément par ce type de sacrifice pour le péché qu'Hébreux 13.10-14 dit qu'il est normal que Jésus ait été mis à mort hors de la ville de Jérusalem.

Dans le verset 28, enfin, il est dit que celui qui brûle ces choses doit aussi se laver après. Comme pour celui qui chasse le bouc émissaire, ceci doit se faire à cause du contact avec ce sacrifice qui, symboliquement, porte les péchés du peuple. Une fois de plus, il n'y a pas d'impureté durable qui s'attache à cet acte et la personne peut réintégrer la communauté immédiatement après s'être lavée.

Ces rites d'expiation se feront chaque année à la même date : Lévitique 16.29-34

Rien n'a été dit jusqu'ici sur le moment où ces rites auront lieu. On aurait pu croire à un événement unique, ou à des rites qui se feraient chaque fois qu'il y en avait besoin, ou toute autre interprétation qui convient. Ici il est précisé que ces sacrifices se feront chaque année. Le verset 29 précise la date.

Au verset 30 il est dit précisément que le peuple sera purifié de tous ses péchés. Pourtant, Hébreux chapitre 10, surtout au verset 4, est on ne peut plus clair sur ce point : les sacrifices du jour des expiations ne peuvent pas enlever les péchés. L'explication se trouve dans Hébreux 10.1 où l'auteur explique que la loi contient des ombres des réalités spirituelles et non les réalités elles-mêmes. Dans Lévitique, nous sommes le plus souvent dans le domaine du symbolique : symboliquement, donc, le peuple est effectivement purifié de son péché. Dans la réalité, pourtant, ce n'est pas le cas. D'abord, ce n'est que la mort de Christ qui purifie réellement. En plus, le peuple n'était **pas** purifié de ses péchés par ces sacrifices, puisqu'ils étaient toujours pécheurs devant Dieu. C'est pourquoi le chemin vers Dieu n'est pas offert par ce qui se fait le jour des expiations.

Le verset 31 dit que cette fête est à considérer comme un sabbat. Ceci est la pratique ordinaire en ce qui concerne les fêtes religieuses en Israël. C'est cette pensée qui est exprimée aussi à la fin du verset 29, même si le verset 29 ne mentionne pas le sabbat précisément.

Comme ceci doit se faire perpétuellement (verset 29), chaque souverain sacrificateur observera ces prescriptions (verset 32). Ce ne sont donc pas des instructions qui concernent uniquement Aaron, même si le texte parle de lui. Le souverain sacrificateur, qui qu'il soit, portera toujours les vêtements blancs lors de cette cérémonie.

Par le fait de dire ceci, le verset 32 nous fait comprendre que l'essentiel des cérémonies de ce jour se trouve dans les sacrifices pour le péché, quand le sang est porté dans le lieu très saint. Ce n'est que pour cette partie des rites que le souverain sacrificateur porte ces vêtements. C'est pourquoi le verset 33 rappelle que ces rites se feront toujours en vue de l'expiation pour le sanctuaire, ainsi que pour le peuple. D'ailleurs, en précisant que le souverain sacrificateur fait expiation pour le peuple en faisant ce qu'il fait quand il porte les vêtements blancs, le verset 33 tend à confirmer que la fin du verset 24 parle de l'ensemble des rites du jour des expiations plutôt que des holocaustes précisément.